

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE

CHOISIE;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

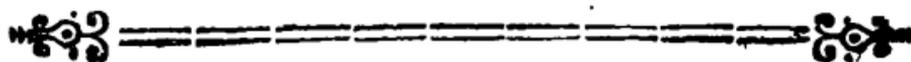
DEDIÉ AU ROI.

NOVEMBRE 1758.



NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



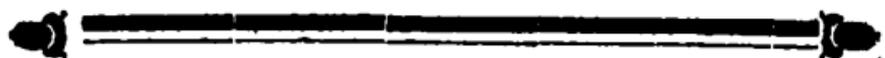
M DCC LVIII.





JOURNAL HELVÉTIQUE,

NOVEMBRE 1758.



DU VRAI COURAGE

EN quoi consiste le vrai Courage ? Est-ce à savoir intrépidément s'entregorger avec ses semblables ? Ou à remplir fidèlement ses Devoirs , chacun dans sa position , & à surmonter en cela toutes les difficultés qu'opose si souvent le torrent des opinions & des mœurs dépravées du Siècle ? C'est ce que démontrera le Récit suivant , tout aussi bien , & peut-être mieux encore , que de très beaux raisonnemens philosophiques.

Deux Frères , Fils d'un Gentilhomme de campagne se virent orfelins d'assez bonne heure ; ils n'avoient que 18. à 20. ans ; & la petite terre de leur Père , qui jusqu'alors

avoit fuffi à les nourrir , faisoit toute leur fortune. L'ainé , vain & ambitieux , ne trouva pas là dequoi contenter ses desirs : Bientôt il prit le parti des armes , le jugeant le plus prompt & le plus sûr pour figurer & s'illustrer dans le monde. Moitié tempéramment , moitié réflexion , il comprit que , pour parvenir , il faloit se garder de toute lâcheté , & se montrer brave. C'est dequoi il eût aussi-tôt occasion de fournir ses preuves en divers Duels , tantôt Apellant , & tantôt Apellé , en sorte qu'il comença à se tirer du pair. Mais avec toute cette bravoure , il manifesta aussi un grand foible pour le Sexe. Sur ce point il étoit si peu son maître , qu'il ne pensoit même pas à en faire le moindre essai. Bientôt il tint d'un vrai Débauché. Ce n'étoit pas seulement au Régiment qu'il se donoit carrière ; en sémestre , où il venoit quelques-fois , il n'en faisoit pas moins. Deux Oncles , l'un paternel & l'autre maternel , en aiant eû vent , l'entreprirent très sérieusement là dessus : C'étoit deux Homes vertueux. Conoissant la force de son penchant & de son tempéramment , ils le pressèrent fort de se marier , & de mettre fin par là à ses désordres. Le jeune Officier ne chicanapoint ; il convint franchement que , sans parler de la Religion , & à ne consulter que
la

la simple Nature, tout comerce avec les Femmes, hors de Mariage, étoit illégitime; puis que cela étoit contraire au bien de la Société, au vrai bonheur de l'un & de l'autre Sexe, & sur-tout à celui des Enfans qui en naissoient; que c'étoit bien malgré lui qu'il ne pouvoit déferer aux paternelles & si sages exhortations de ses Oncles; qu'il les prioit de ne pas s'en ofenser, mais plutôt de le plaindre, & de juger eux mêmes si, avec son peu de fortune, il pouvoit entrer dans le Mariage; s'il pouvoit se flater de trouver une Epouse en état de fournir au luxe & au train de vie de nôtre Siécle, sur tout avec une famille tant soit peu nombreuse, à quoi l'on doit toujous s'attendre; que si c'étoit come du tems des Patriarches, il n'hésiteroit pas un instant; mais que de se marier, pour être réduit à vivre en crasseux & en petit Bourgeois, il ne pouvoit s'y résoudre; qu'incôtestablement ce parti vaudroit mieux, mais que cela étoit au dessus de lui, & qu'il n'avoit ni la force ni le courage de braver en cela les mœurs du Siécle, & le mépris auquel il s'exposeroit infailliblement, par un train de vie chétif & qui sentit l'Hermitte, &c. &c. Ses Oncles eurent beau lui alléguer tout ce que l'Ordre, la Vertu & la Religion suggèrent ici si abondamment, ils

ne gagnèrent rien sur lui, & il ne leur resta qu'à lui marquer leur douleur, & à gémir secrètement de son obstination.

Son Cadet eût une conduite toute opposée. C'étoit un naturel doux, paisible, sans ambition, & qui déjà dès l'enfance avoit pris goût à l'innocence & à la simplicité de la vie champêtre. Dès que son esprit comença à se développer, on le vit aussi, dans les mauvais tems, & pendant que la rigueur de l'hiver force à garder le logis, se porter de lui même & par inclination à lire & relire l'histoire de la vie de Nôtre Seigneur dans les Evangiles. Le *Manuel d'Epictète*, & les Oeuvres de *Sénèque*, qui faisoient presque toute la Bibliothèque de la maison, le charmoient pareillement, par la conformité de leurs maximes avec celles de JESUS-CHRIST. Il admiroit dans des Païens une Morale si sage & si pure. Ce n'est pas qu'il sçût assez de latin pour lire *Sénèque* en original; mais son Père l'avoit aussi en françois; mauvaise Version à la vérité; mais si mauvaise que soit la Version d'un tel Original, elle sera toujours très bonne, pour qui ne lit pas pour s'amuser, mais pour se faire des principes, des règles de conduite; pour qui, come dit *Sénèque* lui même, *Discit, non scholæ, sed vitæ* (*).

(*) *Epist.*, 106.

Le Père mort , les principes qu'il avoit puisés dans ses lectures , le déterminèrent bientôt à faire de l'Agriculture son occupation & son moien de subsistance. C'est , disoit-il , le premier travail imposé à l'Home; c'est aussi celui que la Providence me présente tout naturellement par ma naissance & mon patrimoine. Irois je donc chercher dans d'autres genres de vie & dans des projets ambitieux un bonheur chimérique , tandis qu'un bonheur réel se trouve ici sous ma main? Il est vrai que ce n'est pas le chemin de ce qu'on nomme Fortune : Mais rend elle vraiment fortunés ceux qui y parviennent? Ce n'est que tourmens pour y parvenir , très incertain encore du succès ; tourmens pour s'y maintenir , & déchirans regrets quand la Mort vient nous en arracher. De tels projets siéent-ils bien à de foibles mortels , dont la plus longue vie n'est que come un songe , & qui ne sont même jamais sûrs d'ateindre au lendemain? La nourriture & le vêtement , que faut-il de plus? A ce double égard , de combien peu se contente la Nature? Et tout ce qui va au de-là , qu'est-ce après tout sinon rongement d'esprit , & ruine de la force & de la santé? Le Créateur , qui a si bénignement pourvû à la subsistance du plus vil insecte , me laisseroit-il manquer

du nécessaire, tant que je m'étudierai à lui être agréable? Et ce nécessaire aurois-je honte de travailler de mon côté à me le procurer, par une occupation peu glorieuse, il est vrai, selon les toles idées du siècle, mais qui n'en est pas moins glorieuse en elle même, & de toutes la plus naturelle & la plus légitime; en aurois-je honte, dis-je, tandis que je vois un grand Apôtre se glorifier de ce que *ses mains*, ses propres mains, par un travail plus mécanique & plus vil encore, avoient fourni à tous ses besoins, & même à ceux de quelques personnes qui étoient avec lui (*.)

Il est vrai que dans mon genre de vie je n'aurai pas de quoi couvrir ma tête d'un fin Castor, garni d'un monstrueux point d'Espagne, & qui ait plutôt l'air d'une Courone, que de la couverture d'un simple particulier; mais j'en aurai par cela même un très grand ridicule de moins.

On ne me verra pas perdre patience sous la main d'un friseur, qui pendant des heures entières s'évertueroit à me pimper; ni anticiper le tems où la Nature me privera de la chevelure simple qu'elle m'a doné, pour me parer à grands frais d'une chevelure étrangère: Mais aussi je ne ferai point de m'au-
vais

(*) *Act. XX. 34. & XVIII. 3.*

vais sang pour une pluie ou un brouillard qui pourroit dans quelques momens l'abimer.

Je n'aurai pas non plus de quoi me procurer une multiplicité d'habits de soie, ni de velours, enrichis de galons & de broderie, ni peut être même un habit de simple drap : Je n'aurai pas des douzaines de douzaines de chemises, d'une toile dont la finesse échape à la vue, garnies de manchettes, d'une broderie exquise, & d'une taille à couvrir la main d'un Poliphème : Mais en ferai-je moins bien couvert ; en ferai-je vétû moins fainement & moins comodément ?

Je ne me présenterai pas en public, toujours & très religieusement équipé de quelque riche Epée ; meuble bien singulier au milieu de Concitoïens paisibles, dans une Eglise, dans un cercle de Femmes, tout comme si l'on vivoit parmi des Brigands ou des Enemis déclarés : Autant vaudroit se parer aussi de quelque riche pistolet de ceinture. Je n'y paroitrai pas non plus, m'appuyant, en vieillard caduc, sur une Cane à pome ou croffe d'or ; ni en home importamment occupé, ou qui s'ennuie, faisant parade d'une Montre de même métal. Mes doigts ne brilleront pas de riches Diamans, ni mes fouliers de Boucles qui en imitent faussement l'éclat. On ne verra chez moi ni Argenterie, ni rares Porcelaines, ni Lambris dorés,

ni Planchers parquetés , ni Statues , ni Tableaux antiques , ni superbes Hautelices , ni Glaces à pouvoir m'y contempler & m'y mirer de la tête aux pieds , ni aucun meuble incrusté d'ébène & d'ivoire. Je serai sans Carosse , sans Equipage , sans Valet de chambre , sans Laquais. Mais la considération que tout cela attire d'ordinaire de la part des Sots , vaut elle les soins , les soucis , & les chagrins infinis qui en sont inséparables ? Et que sont au fond toutes ces Richesses , cette Pompé , cette Magnificence , sinon des Biens fardés , des Biens étrangers à l'Home ? Que sont elles au prix de la Vertu , seule Richesse , seul Ornement propre à l'Ame ; seule au dessus de toutes les atteintes de la volage Fortune ; seule sur laquelle la Mort même soit sans empire , & que l'Ame emporte avec soi dans l'éternité , pour y faire à jamais son bonheur & sa gloire ?

Dans ma petite situation , je n'aurai pas de quoi tenir table ouverte ; pas même de quoi inviter de tems en tems à quelque bruiante fête les Persones de ma conoissance , pour y faire un pompeux étalage de tant & tant de services , de mets fins & rares , de vins exquis , & de toutes les voluptueuses productions de l'un & de l'autre Continent. Mais quoi de plus vain , que la fumée d'une telle Gloire ?

Et

Et tout cela s'acorde-t-il bien avec ce que nous dit Nôtre Seigneur, que quand nous aimerons à doner de pareilles fêtes, à faire de ces fastueuses dépenses, nous les faisons plutôt *en faveur des pauvres, en faveur de gens qui n'aient pas dequoi nous rendre la pareille* (*)? Outre cela tous ces gens si avides de telles Fêtes, sont-ce toujours de vrais Amis, des Amis sur qui l'on puisse compter au besoin? Ne fera-ce point pour la plupart des Amis de nôtre Fortune & de nos Festins, plutôt que de nos Persones; des gens, qui au sortir de chez nous s'empresseront peut-être à critiquer nos Festins mêmes, & à en faire le sujet de leurs médisances & de leurs railleries? Si dans la modicité de mon état, je n'ai pas dequoi faire tous ces fastueux fracas, je pourrai cependant dans l'ocasion voir arriver chez moi avec plaisir un véritable Ami; & alors je ne rougirai point de n'avoir à lui présenter que mon chétif ordinaire; pourvû que je puisse l'assurer, qu'il n'y a rien de mieux dans la maison, que secrètement je me réservasse pour moi même. Pour de vrais Amis, les vrais Festins sont le plaisir de la conversation, la liberté, une entière confiance, l'épanchement des cœurs; & il ne tiendra pas à moi qu'à cet égard mes

Amis

(*) *Luc XIV. 12. &c.*

Amis chez moi ne soient toujours parfaitement régalez.

Dans mon petit genre de vie, je ne me verrai pas en situation de courir à des Maisons de jeu ; pour y blêmir, & y perdre haleine, dans l'attente d'une Carte fatale, qui me vaudra, ou me ravira quelques centaines de Louis, & me rendra par-là le glorieux sujet des entretiens du Public.

Si je ne suis pas totalement oublié dans le monde, on dira peut-être de moi en dérision, que tous les jours on me voit en mains, tantôt le soc, tantôt le fléau, la hache ou le hoïeau, & cela parmi de vils domestiques ou des mercenaires. Mais je m'en consolerais aisément avec les CINCINNATUS (*), & tant d'autres illustres Personages. Que dis-je ? Avec le Seigneur JESUS lui même, Charpentier célèbre à *Nazaret* ; sans parler de la sérénité d'esprit, de la force du corps & de la santé que tout cela me procurera.

Du reste, si jamais le salut de la Patrie m'apelloit à marcher, toutes ces occupations rusti-

(*) Des Députés du Sénat de Rome étant venus anoncer à CINCINNATUS, qu'on venoit de lui déferer la Dictature, première Dignité de la République, ils le trouvèrent occupé à labourer lui même son petit champ.

rustiques ne me rendront que d'autant plus propre à soutenir pour sa défense tous les travaux & toutes les fatigues militaires; & l'on me verra, s'il le faut, répandre courageusement mon sang pour elle, tout aussi bien que si j'étois muni d'un esponton, ou décoré d'un plumet & d'un haussecou.

Ainsi raisona nôtre Cadet, quand après la mort de son Père il se détermina pour la vie rustique. Naturellement robuste & vigoureux, & le devenant de plus en plus par le travail & la frugalité, bientôt il se sentit à son tour un fort penchant pour le Sexe. Tout autre que lui en auroit été déroulé dans son plan; mais ici encore ses Principes & sa Vertu le dirigèrent, & lui tinrent lieu de bouffole & de gouvernail. D'abord il rejetta bien résolument, come contraire à la bone Nature & au bien de la Société, toute idée de galanterie secrète & de libertinage, & n'hésita point à se déterminer au Mariage. Son embarras ne fut que dans le choix d'une Epouse. Une Demoiselle à grosse fortune, bien sûrement me refuseroit avec dédains; mais suposons que non; ses rentes sufiront-elles à l'énorme Luxe de nôtre Siècle, & au grand train dans lequel elle aura été élevée, & où elle voudra sans doute m'entraîner. Et qu'est-ce au fond que la plus grosse

grosse fortune, lors qu'elle mène à des dépenses qui l'excèdent, sinon une pauvreté, & une disette réelles ? De plus, par cela même qu'elle prétendrait avoir fait ma fortune, au lieu de trouver en elle une Compagne douce, tendre, & complaisante, je courrois grand risque d'y trouver au contraire une Maitresse fière, hautaine, impérieuse, sous qui jè serois réduit à plier sans cesse à tort & à travers ; heureux encore, de pouvoir m'épargner par-là d'insultans reproches de ma pauvreté. Une Demoiselle à médiocre ou petite fortune, vraisemblablement n'en aura pas moins le goût des grands airs ; aujourd'hui c'est une épidémie universelle, parmi ce qu'on nomme gens de condition. Ce seroit donc bien pis encore ; ce seroit me plonger dans la plus affreuse misère : Et s'il nous naissoit famille, come il est naturel de s'y attendre, où en serions nous ? Comment se résoudre à doner ainsi le jour à de pauvres innocentes créatures, qui se verroient peut être exposées à avoir même regret de leur existence ? La Nature, cette si bone Mère, ou plutôt Dieu, ce Créateur si sage, ce si bon Père, me réduiroit-il à de telles dures extrémités ? Non, non ; la qualité, le nom de Demoiselle est-il donc si essentiel pour toi dans le choix d'une Epouse ?

Qu'est-ce

Qu'est-ce que cela a à démêler avec le *Mariage*? Ne fomes nous pas tous issus d'ADAM & d'EVE, & me laisserois-je imposer par des chimères, par d'orgueilleuses extravagances? Il est vrai que si, parmi ce qu'on nomme *Demoiselles*, il s'en trouvoit quelcune qui te voulut, mais qui aussi te convint parfaitement, qui entrat dans tes idées & ta façon de vivre, de manière à pouvoir espérer qu'elle y tint bon jusqu'au bout, cela vaudroit mieux assurément; ne fut ce que pour ne pas trop heurter de front, sans nécessité, le jugement du Public, & devenir par-là le sujet de sa critique & de son babil. Mais si tu n'en trouves point de telle, cherche, cherche ici dans la campagne & dans ton voisinage quelque brave & honête fille, vertueuse, saine, robuste, élevée au travail, qui te sache quelque gré de ton choix; qui se fasse autant de plaisir d'être la *Nourrice* & la *Gouvernante* de tes enfans, que d'en être la *Mère*, & qui, come toi, ne regarde aucune occupation de la vie humaine, come au dessous d'elle. Qu'importe de sa fortune? Nature pourvoit à tout, pour qui n'a qu'elle pour guide.

Nature y pourvut en éfet: La bone Providence le favorisa dans ses recherches, & bientôt il eût le bonheur de trouver une
 Epouse

Epouse telle qu'il la desiroit , une Aide semblable à lui , une véritable Moitié , chair de sa chair , & os de ses os. Ils s'unirent & eurent une demi douzaine d'Enfans , fils & filles , sains , robustes , vigoureux , & qui bientôt les déchargèrent d'une partjè de leurs soins & de leurs ocupations , & furent leur consolation dans leur vieillesse. La Santé , la Paix , la Joie , l'Abondance même furent leurs fidèles compagnes ; car l'Abondance se mesure sur les besoins ; & n'est-ce pas une Abondance réelle , que de voir constamment tous ses besoins & ses desirs satisfaits & comblés ?

Ils ne manquèrent même pas d'Amis , & d'Amis sincères ; peu importe du grand nombre ; trois ou quatre suffisent ; ils les eurent aussi , de l'un & de l'autre Sexe. Déjà lors de leur Mariage , tous s'invitèrent à être de la Noce , pour avoir entr'autres un prétexte à leur faire quelques Présens , mais des Présens sensés , utiles & convenables à leur état. Chaque fois qu'il leur naissoit des Enfans c'étoit de même à l'envi pour en être Parains & Maraines ; & toujours nouveaux Présens , qu'on étoit charmé de réiterer tous les nouvel an. Toutes les fois que les Amis vouloient se récréer , & se tirer de l'ennuieux séjour de la Ville , c'étoit toujours chez nos

Com-

Campagnards , où jamais ils ne se rendoient à vuide ; & ce qu'il y avoit de charmant , c'est qu'il auroit été difficile de dire , qui des deux l'emportoit en modestie , celui qui donoit , ou celui qui recevoit. Avoit-on besoin de quelques provisions de la campagne , c'étoit toujours à l'Ami comun qu'on avoit recours ; nulles pareilles à celles de son cru , & toujours nouvelles occasions à lui envoyer au double de ce qui pouvoit lui manquer de la Ville. En un mot , entr'eux tous on pouvoit vraiment dire , qu'ils n'étoient *qu'un Cœur & qu'une Ame ; que rien n'étoit à aucun d'eux en particulier , & qu'ils avoient tout en comun.*

Maintenant concluons : Lequel de ces deux Frères , le brave Duelliste , ou le campagnard Philosofe , montra le plus de Vertu , de vrai Courage , de vraie Force d'esprit ?

Le Courage du *premier* , est un Courage machinal ; c'est celui d'une Brute , d'une Bête féroce. Celui du *second* est un Courage réfléchi , le seul digne de l'Home , de l'Home raisonnable.

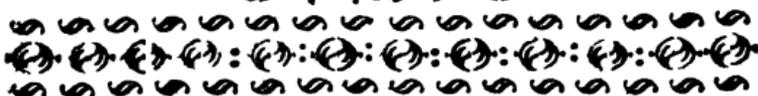
Le *premier* n'est brave , qu'autant que la fausse Gloire l'anime & le soutient ; hors de-là , bien qu'aidé de sa Raison & de sa Conscience , il n'est que foiblesse , pusillanimité , & poltronerie. Le *second* combat contre cette même fausse Gloire , & la foule aux pieds.

Le

Le premier est dans le cas de ces Soldats Romains, qui, combattant par fantaisie, hors des rangs, & sans l'ordre du Général, étoient punis de mort. Que dis je, sans l'ordre du Général? Contre ses ordres formels; contre ceux du Législateur suprême, aussi bien que contre les Edits des Princes, & toutes les Loix civiles. *Le second* combat, & combat avec fermeté, dans son rang, & selon que son Devoir l'y appelle, dans les diverses positions où il se trouve.

Le premier combat des Citoyens, des Enfans de la Patrie, & peut être même de ses Enfans les plus fidèles, les plus zélés & les plus méritans. *Le second* combat des Usages insensés, contraires à toute Raison, à toute Religion, ruineux à la Population, à la Société, à toutes bonnes mœurs; des Usages en vogue, établis, affermis; & il en triomfe.

Pour tout bon esprit, en voila, je pense, de reste pour décider. Et pour tous les autres, pour ceux qui n'écoutent ni Raison ni Conscience, & à qui les plus insensés jugemens de la Foule tiennent lieu de Loi suprême, qu'y a-t-il à attendre d'eux? La Mort & ses suites les instruiront.



L'ABEILLE LITÉRAIRE

XVI. ESSAI.

Sur les Passions dans le Discours.

Dolor ipse disertum fecerat.

C. à d. La douleur me rendoit éloquent. OVID.

Métam. L. 13.

LE Génie n'est ni un feu violent , qui mène l'Ame au hazard , ni une force aveugle , qui opère sans Principes ; mais une Raison active, qui dissèque les objets , & qui en mesure tous les rapports. L'imitation de la Nature est le point de réunion où aboutissent tous les Arts. Le Peintre par ses couleurs fait sortir de la toile des Etres visibles : Le Ciseau du Statuaire cherche le Héros dans un bloc de marbre : La Danse exprime les mouvemens & les attitudes du Corps : L'Éloquence , plus parfaite encore , peint les pensées & les sentimens : Tous imitent la Nature.

L'Orateur doit donc sans cesse avoir les yeux attachés sur ce modèle , l'étudier, le copier , l'embélir. Or cette imitation renferme deux branches principales , les Mœurs,

& les Passions „ Les premières, dit CICE-
 „ RON (*), font une image du naturel &
 „ de la vie des Hommes; & les secondes font
 „ ce qui jette le trouble dans le Cœur. Les
 „ Mœurs ne font que pour la douceur & l'a-
 „ grément: Elles attirent & se concilient les
 „ Esprits. Les Passions font le feu qui ar-
 „ rache, pour ainsi dire, le consentement
 „ à l'Auditeur. ” Il avoit puisé cette doctrine
 „ chés les Grecs, qui furent sans contredit les
 „ Pères de l'Eloquence, & qui distinguoient
 „ ces sentimens plus doux, plus tendres, &
 „ plus insinuans, dont le propre est d'intéres-
 „ ser & d'attendrir, de ces mouvemens plus
 „ forts & plus véhémens, qui renversent, qui
 „ entraînent tout, come de vive force. J'ai
 „ traité des Mœurs dans un de mes Essais (**:)
 „ Celui-ci roulera sur les Passions.

Les Passions font come l'ame du Discours.
 L'Art de les exciter est ce qu'il y a de plus
 merveilleux dans l'Eloquence. C'est d'elles
 que le Discours reçoit cette impétuosité à la-
 quelle rien ne résiste, cette force victorieuse,
 qui donne à l'Orateur un empire absolu sur
 ses Auditeurs. Faire passer les Esprits de la
 trif-

(*) De Oratore.

(**) Octobre 1756.

tristesse à la joie, de la pitié à la colère, c'est sans doute le triomphe de l'Art. Qu'on lise ces vers de BOILEAU, & qu'on en pèse bien tous les Préceptes.

Que dans tous vos Discours la passion émue,
Aille chercher le Cœur, l'échaufe & le remue,
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur (*)
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en nôtre ame une pitié charmante ;
Envain vous étalés une Scène savante :
Vos froids raisonemens ne feront qu'atiédier
Un Spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de vôtre Rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Que j'aime à voir un DE'MOSTHENE régner dans l'Aréopage, ou CICERON enchaîner les esprits des Romains & les conduire où il veut ! Envain CESAR vient-il au Sénat, bien déterminé à ne point pardonner au coupable LIGARIUS ! Envain proteste-t'il à ceux qui l'environent, qu'il va se tenir en garde contre l'Eloquence de l'Orateur ! CICERON parle ; LIGARIUS est absous. Tel un Orage véhément, un Torrent rapide renversent tout ce qui s'opose à leur passage.

I i §

Puif-

(*) HORACE avoit dit aussi, *Meum qui pectus inaniter angit, irritat, mulcet, falsis terroribus implet.*

Puissent nos Orateurs sacrés avoir le même succès ! Ils annoncent des Vérités plus sublimes , & sont assés pénétrés de la grandeur de leur Ministère ; mais peut-être n'étudient-ils pas assez la nature , ou peut être ne sont-ils pas assés convaincus , que sans cette heureuse imitation , la Science est muette & stérile. Elle seule apprend à donner à l'Âme ces secousses violentes , qui lui font perdre son état. C'étoit ainsi que ST. PAUL , sur le point de s'embarquer , faisoit verser des pleurs à toute l'Assemblée des *Ephésiens* , qu'il touchoit ceux de *Philipi* par ses vives exhortations , qu'il excitoit dans tous les Esprits la plus noble émulation.

Qu'un Rigoriste outré ne s'avise pas ici de déclamer contre les Passions. Voudroit-il donc , come le *Stoicien* , les bannir toutes en général , & leur substituer une fole & ridicule *Apathie* (*). Faudra-t'il dire avec EPICTETE „ Si vous voyés votre Ami dans „ le trouble , vous pouvés lui témoigner „ que vous y êtes sensible , mais gardez vous „ bien d'en avoir une véritable douleur. „ Loin de nous de telles absurdités. Le feu ne peut subsister sans mouvement , ni l'Homme vivre sans Passions. Elles lui viennent d'un
Dieu

(*) C. à. d. une totale exemption de Passions.

Dieu, qui n'a pû lui faire de présens emprisonnés. Elles sont bones, utiles, nécessaires, innocentes. Il est des objets aimables: Il en est d'odieux. Comment donc l'amour seroit-il illégitime en soi, ou la haine criminelle? Apliqués les Passions à leurs propres objets, ce sont des Vertus: Les Vices ne naissent que de leur déplacement, ou de leur excès. Ainsi rien de plus louable que d'exciter les Passions. Un Discours passionné anime la colère & l'indignation contre le vice & l'audace, imprime du respect pour la probité, de l'admiration pour la valeur, & du mépris pour la lâcheté. Tout cela est dans l'ordre.

On pourroit peut-être faire ainsi la Généalogie des diverses Passions. Un objet inconnu s'offre à nos regards, s'il a quelque chose de flatteur & d'éblouissant. nous l'admirons: S'il se soutient dans nôtre idée, nous passons bientôt à l'amour. L'amour fait naître les desirs, & ces derniers ont un cortège nombreux, la joie, la tristesse, les plaisirs, les allarmes, l'espoir, le dépit &c. mais cet objet nous rebute au premier coup d'œil, nous le méprisons. S'il continue à nous paroître vil, le mépris, diversément modifié, conduit à la haine, à la colère &c. Au reste que chacun donne à nos Passions

l'enchaînement qu'il voudra; mon but n'est que d'examiner comment on les exprime dans le Discours, & de donner sur les principales des exemples intéressans, car toutes ont leurs caractères distinctifs.

Chaque Passion parle un différent langage :

La Colère est superbe & veut des mots altiers ;

L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

Ce sont précisément ces traits qu'il faut s'efforcer de saisir. *Dolor ipse disertum fecerat* ; l'Homme le moins cultivé s'exprime éloquentement dans le premier mouvement de sa douleur. Elle met aussi dans la bouche des Enfans des plaintes vives & animées. Deux Femmes se présentèrent devant SALOMON, Celle qui n'étoit pas la Mère de l'Enfant disoit : *Il ne sera ni à toi, ni à moi; qu'on le partage* ; mais les Entrailles de la Mère furent émus de compassion. Elle s'écria avec vivacité, *Hélas ! Seigneur, qu'on donne à celle-ci l'Enfant qui vit, & qu'on ne le fasse pas mourir*. Il n'est donc pas étonnant, que les Maîtres de l'Art réduisent ici toutes les règles à une seule, savoir qu'il faut se bien pénétrer de son sujet, se peindre vivement l'image des choses, dont on veut persuader

l'An-

L'Auditeur ; enfin être touché foi même pour toucher les autres.

Si vis me flere, dolendum est primum ipse tibi. . .

HORACE.

Ce que BUILEAU rend ainsi :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriés.

Entrons dans le détail ; & partageons la question par articles.

A R T I C L E I.

DE L'AMOUR.

L'Amour en général est une affection qui a son principe dans la Nature , & qui entraîne le Cœur sans effort. Il naît du rapport de deux objets , dont l'un contribue au bonheur de l'autre. C'est de toutes les Passions , celle qui remue l'Ame avec le plus d'empire & de vivacité. Je n'appelle cependant pas amour cet attachement aveugle & grossier , qu'un Philosophe nommoit *une courte epilepsie*, ces faillies voluptueuses , qui n'ont rien de commun avec la délicatesse du sentiment.

Or pour bien conoitre cette affection , il faut en saisir les caractères principaux , & les motifs ordinaires. Voici quelques uns des caractères. Un Cœur qui aime , s'élançe

avec impétuosité vers l'objet chéri. On tremble de lui déplaire. Tout ce qui en présente l'idée paroît délicieux ; tout ce qui peut en éloigner est un supplice. Rien ne coûte : L'amour répand je ne fais quoi d'enchanteur, sur les peines mêmes qu'il occasionne. C'est ce que disoit ingénieusement ST. AUGUSTIN : *Ubi amatur, non laboratur ; aut si laboratur, labor amatur.* Voiés cet Homme, qui sorti d'une maladie, craint une rechute: Que fait-il pour la prévenir ? *A quoi ne vous réduisés vous point*, lui dit l'éloquent BOURDALOUE ? *De quoi ne vous abstenés vous point ? Quelle obéissance ne rendés vous point à un Homme qui vous traite ? Quel assujettissement au régime qu'il lui plait de vous prescrire ? Cela passe l'exactitude & va jusqu'à la superstition. Vous jeunés, vous vous mortifiés, vous gardés le silence & la retraite, vous vous retranchés ce qu'il y a pour vous de plus agréable & de plus délicieux dans la vie : Les Compagnies, les Jeux, les spectacles, tout cela ne vous est plus rien. Pourquoi ? Parce que vôtre santé vous est plus chère que tout cela, & qu'à quelque prix que ce soit vous avés résolu de la conserver (*)*. Tant il est vrai, que
l'a.

(*) Sermon sur la rechute dans le Pêché.

l'amour adoucit tout, triomphe de tout.
Omnia vincit amor.

Les motifs dont la Nature se fert pour nous faire aimer un objet, c'est de nous le peindre avec des qualités agréables & utiles; c'est aussi par ces moïens, que les bons Auteurs ont réussi à inspirer l'amour, & ce n'est que par là, que nous y réussirons nous mêmes. On le fait quelquefois en dissimulant son dessein, en faisant semblant de se proposer toute autre chose. Qui s'imagineroit, par exemple, qu'HORACE dans sa première Epitre, veut exhorter l'Home à l'amour de la Sageffe? Il comence par déclarer à MECENE son Protecteur, qu'il ne peut plus se livrer à la Poësie. Est-ce donc le vrai but de son Epitre? Suivés la première raison, son âge est trop avancé. Autre raison, ses ocupations, qui sont l'étude du Vrai & la recherche des Biens solides, ne le souffrent pas. *Je ne cherche, dit-il, & je n'étudie que la Vérité & la Vertu. Voilà toute mon application.* Quels en sont les motifs? Les plus précieux avantages. Il fait provision de sages maximes, dont il puisse se servir dans le besoin; il apprend à ne pas faire dépendre son bonheur des Evénemens, à n'en pas être Esclave. Enfin les Annees qui sont autant de Siècles à des Enfans qui gémissent sous la tutelle.

tutelle, ne leur paroissent pas plus ennuyeuses que le tems qui retarde la genereuse résolution qu'il a formee de consacrer tous ses momens à la Vertu. Pourquoi cela? C'est ici où la Thèse devient générale, où l'on sent que le Poete, en ne parlant en aparence qu'à lui même, adressoit son Discours à tous les Hommes. C'est, dit-il, que la pratique de la vertu n'est pas moins utile aux Pauvres, qu'aux Riches; c'est que rien n'est plus funeste aux jeunes & aux vieux, que de la négliger.

Jacula quæ prævidentur minus feriunt disoit GRE'GOIRE le grand: De pareils traits sont donc d'autant plus efficaces; qu'ils sont moins atendus, plus cachés. RACINE ne se conduit-il pas de même, lors qu'il met ce touchant éloge de la Vertu dans la bouche d'ASSURUS.

ASSUERUS à ESTHER.

Qui, vos moindres Discours, ont des graces secretes:

Une noble pudeur, à tout ce que vous faites,
 Done un prix que n'ont point, ni la pourpre ni l'or,
 Quel Climat renfermoit un si rare Trésor?
 Dans quel sein vertueux avez vous pris naissance?
 Et quelle Main si sage éleva vôtre enfance.

Mais plus souvent l'Orateur anonce ouvertement

vertement son projet ; & c'est alors qu'il entasse les unes sur les autres toutes les qualités agréables , toutes les utiles. O GALATE'E, fait dire THE'OCRITE à l'amoureux POLIPHEME , ô charmante GALATE'E, pourquoi rejettés vous un Cœur qui vous aime ? . . .
 Tel que je suis , je fais paître un Troupeau de mille Brébis , dont je bois le Lait délicieux. Dans l'Eté , en Automne , dans la plus rigoureuse saison , mes Eclisses sont toujours pleines. Personne ne joïe mieux que moi du Chalumeau. Souvent je chante vos attraits & mes peines. . .
 Quités les flots , GALATE'E , laissés les se briser contre le rivage. Ma Grotte est ombragée de Lauriers & de hauts Cyprés. Elle est tapissée de Lières & de Pampres mêtés de Raisins. Une Fontaine abondante y apporte une Eau digne d'abreuver les Dieux. Peut-on préférer la mer à des lieux si rians ? Sortés des Ondes , GALATE'E , sortés : Et quand vous les aurés quitees , oubliés , come je le fais ici de retourner dans vôtre demeure. Que d'images gracieuses ! Que le Poete peint bien la Nature ! Que de douceur , de délicatesse ! Que ce détail que POLIPHE'ME fait des avantages qu'il offre à GALATE'E , est naïf & intéressant ? Que de traits enchanteurs dans la Description de sa Grote ! Quelle énergie dans ces Paroles , Oubliés come moi ! C'est à dire ,
 j'ai

j'ai donné l'exemple à GALATE'E ; j'ai tout oublié pour elle. Quelque délicieuse que soit ma Grote, je lui préfère la Cime nue de ce rocher d'où je puis regarder la Mer, qu'elle habite ! Tout ceci part du Cœur, & retourné au Cœur.

Dans l'Idille, que le Grand RACINE fit pour être chantée dans l'Orangerie de *Sceaux*, ne fait-il pas aimer tout à la fois & la Paix, & le Héros qui vient de la procurer ? Citons en quelques traits :

Un plein repos favorise nos vœux
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous
heureux. . . .

Charmante Paix, délices de la Terre,
Fille du Ciel & Mère des plaisirs,
Tu reviens combler nos desirs,
Tu bannis la terreur, & les tristes soupirs,
Malheureux Enfants de la Guerre.
Tu rènes le Fils à sa tremblante Mère,
Par toi la jeune Epouse espère
D'être long-tems unie à son Epoux aimé.

De ton retour, le Laboureur charmé
Ne craint plus désormais, qu'une main étrangère
Moiffone avant le tems, le Champ qu'il a semé.

Il passe ensuite au Tableau de LOUIS XIV.

&

& après l'avoir peint la Foudre à la main, il transporte l'Esprit à des Images plus douces & plus atraïantes :

Chantons Bergers , & nous réjouissons!
 Qu'il soit le fujet de nos Fêtes !
 Le bonheur dont nous jouissons
 Le flate autant que toutes ses Conquêtes.
 De cès lieux l'éclat & les atraits
 Ces fleurs odorantes
 Ces eaux bondiffantes
 Ces ombrages frais
 Sont des Dons de ses mains bienfaisantes,
 Sont des fruits de ses bienfaits.

Quel est le résultat de tant d'éfets utiles & agréables ? Quels sentimens font-ils naître dans le Cœur ? On aime la Paix ; on chérit le Héros ; on s'écrie

O Ciel ! ô saintss destinées
 Qui prenés soin de ses jours floriffans ,
 Retranchés de nos Ans ,
 Pour ajouter à ses Années.

C'étoit sans doute dans cette source aussi naturelle que féconde qu'HORACE avoit puisé cette Maxime , qu'il établit come seule capable de faire aimer son Ouvrage , & de
 ga-

gagner tous les Suffrages: *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.* C. à d. Le point de Perfection est de mêler l'utile à l'agréable.

Guidé par de si grands Maîtres, & plein de ces morceaux ingénieux & frapans, que doit donc faire tout Orateur, qui veut exciter la passion de l'Amour? Imiter la Nature; développer les Caractères de cette Passion, retracer avec le coloris la plus vif & le plus animé tous les charmes, tous les avantages de l'objet qu'il propose. Mais les retracer avec art: Comencer par les motifs les plus foibles, arriver par degrés aux plus patétiques, aux plus touchans; choisir les Idées les plus riantes, les revêtir d'Expressions gracieuses, amusantes, fleuries &c. Enfin qu'il mette partout le langage du sentiment, des pensées douces, des tours naïfs, beaucoup d'interjections, des apostrophes, des comparaisons, & quelquefois un désordre aimable.

Si je me propoisois, par exemple, de faire naître l'amour de la Campagne; je m'éforce-rois de peindre la vie innocente & tranquile qu'on y coule. On n'y éprouve, dirois-je, ni dégouts amers, ni soins dévorans: On n'y redoute point les furieux Orages de la Mer. On n'y est point éveillé au bruit éffrayant des Trompètes. Le tems ne s'y
 passe

passe point en bienséances onereuses , en de-
 voirs de politique inutiles & ennuyeux. Les
 Plaisirs qu'on y goûte sont agréables &
 sans mélange. Tantôt ce sont des Vers,
 qu'on y grave sur l'Ecorce des Hêtres : C'est
 tantôt une Lecture solide , dont on nour-
 rit son Esprit & son Cœur à l'ombre de quel-
 que vieux Chêne , qui semble se remuer au
 gré des Zéphirs. Tantôt couché sur un Ga-
 zon verdoiant , on y entend le doux mur-
 mure d'un Ruisseau , qui se hâte de cou-
 ler dans un Vallon pierreux ; on prête l'o-
 reille aux concerts mélodieux des Oiseaux.
 On s'y livre au sommeil. Quelquefois on
 prend plaisir à contempler les Prairies émail-
 lées , de nombreux Troupeaux , qui brou-
 tent la verdure ; de jeunes Chevaux , qui
 bondissent autour de leur Mère , des Bœufs
 atelés , qui tracent de pénibles sillons ; des
 Abeilles laborieuses , qui remplissent leurs
 Raïons : On y cueille les Fruits des Arbres
 qu'on a greffés soi même. La serpette à la
 main , on y taille ses Vignés & on coupe ses
 Arbres : On y couvre sa table de fruits d'une
 maturité exquise & couverts encore de ce co-
 loris léger , qu'y laisse la rosée &c.

Voulés vous faire sentir tout le prix de la
 Vertu ? Ofrés à l'Esprit ces charmes victo-
 rieux , qui se font respecter de l'Impie , & qui

désarment les Tirans : Ce calme heureux , cette joie pure , ce torrent de plaisirs , que la Vertu répand dans les cœurs. Faites voir l'Home vertueux ; content dans tous les états , à l'épreuve des revers , toujours heureux. . . . Mais je m'arrête , quoique à regret , dans un si beau champ. Les bornes ordinaires de mes Essais ne souffrent pas que je m'étende d'avantage. D'ailleurs je me sens come pressé de parler du plus sacré & du plus essentiel de tous les amours. Que de motifs pressans , dont on peut user pour enflamer les Cœurs de cet amour de Dieu , c. à. d. de l'Etre souverainement aimable & souverainement bienfaisant ? C'est le plus sensible Père , le Maître le plus doux , l'Ami le plus généreux , le Bienfaiteur le plus libéral. On compteroit plus aisément les sablons des Mers , qu'on ne feroit le détail de toutes ses faveurs. Les Grains , les Fruits , les Paturages , les Plantes , l'Air , la Lumière ; (renfermons tout en deux mots ,) les Cieux , la Terre , la nature entière , tout est destiné à nôtre usage. Qu'on cherche ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre ; il sera encore infiniment au dessous de l'Amour de Dieu.

Qu'on l'adore , ce Dieu , qu'on l'invoque à jamais ?
 Tout l'Univers est plein de sa magnificence

Son Nom ne périra jamais.

Il done aux Fleurs leur aimable peinture ;
 Il fait naitre & meurir les Fruits ;
 Il leur dispense avec mesure
 Et la chaleur des jours , & la fraicheur des nuits.
 Il comande au Soleil d'animer la Nature
 Et la lumière est un Don de ses mains.
 Mais sa Loi sainte , sa Loi pure
 Est le plus riche Don qu'il ait fait aux Humains.
 Il s'apaise , il pardone.
 Du cœur ingrat , qui l'abandonne ,
 Il atend le retour.
 Il excuse nôtre foiblesse.
 Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
 Une Mère a moins de tendresse.

R A C I N E.

Ces endroits sont sans contredit les plus beaux & les plus touchans de nos Poètes *François*. Mais où en ont ils pris les Idées ? Dans les Livres sacrés. C'est là que Dieu lui même use des Comparaisons les plus patéthiques pour nous témoigner jusqu'ou va sa tendresse & sa sollicitude pour nous. Je ne puis me refuser à la satisfaction délicate de transcrire ici quelques uns de ces Passages ! Que pourrois je offrir de plus magnifique à mes Lecteurs ?

(1) J'ai nourri des Enfans ! Je les ai élevés ; après cela ils m'ont méprisé. (2) On dit ordinairement , si une Femme apres avoir été répudiée par son Mari , & l'avoir quitte en épouse un autre , son Mari la reprendra-t-il encore ? . . . mais pour vous , O Fille d'Israel vous vous êtes corrompues avec plusieurs : Cependant revenés à moi & je vous recevrai. (3) Ecoute moi Maison de *Juda* , . . . vous que je porte dans mon sein , que je renferme dans mes Entrailles. . . .

» (4) Come une Mère caresse son petit Enfant , ainsi je vous consolerai.

» (5) Une Mère peut elle oublier son Enfant. . . . mais quand même elle l'oublieroit , pour moi je ne vous oublierai jamais.

» (6) *Jérusalem* , *Jérusalem* , qui tues les Prophètes & qui lapides ceux qui sont envoiés vers toi , combien de fois ai je voulu rassembler tes Enfans , come une Poule rassemble ses Petits sous ses Ailes & tu ne l'a pas voulu. »

Quel

(1) *Esate I. § II.*

(2) *Jérem. III.*

(3) *Esate XLVI.*

(4) *Esate LXVI.*

(5) *Esate XLIX.*

(6) *Matb. XXIII.*

Quel Cœur de glace ne se fondroit pas à des Expressions si touchantes? Quel Cœur de cailloux ne seroit pas atendri? Comparés les plus beaux Morceaux que j'ai cités, avec ceux-ci, qui ne sont que des Traductions; & sentés en la différence. Il n'appartient qu'à Dieu de s'exprimer ainsi. *Ubi Cælum tonat, Ranae taceant*, disoit un Père de l'Eglise dans un autre sens.

LAUSANE.



AUX EDITEURS,

A l'occasion d'un Article inseré dans la Bibliothèque Impartiale sur l'état de la Religion dans la Suisse Françoisse.

MESSIEURS,

On lit l'Article suivant dans les Nouvelles Littéraires de la Bibliothèque Impartiale, qui s'imprime à Leide chés LUZAC. Tome XVII. page 136.

DE BERNE.

„ On déplore ici l'état de la Religion dans
 „ la Suisse Françoisse Reformée. Il a paru une

„ foule de Pièces dans le *Journal Helvétique*
 „ *de Neuchâtel*, qui s'imprime avec appro-
 „ bation, contre les Dogmes essentiels du
 „ Christianisme, la *Satisfaction*, la *Néces-*
 „ *sité de la Grace* &c. Encore dans le Mois
 „ de Décembre 1757. il y a un Précis du
 „ Christianisme, où l'on expose le *Socinia-*
 „ *nisme*. Les Ministres dans leurs Sermons,
 „ même les jours de Fêtes, ne parlent point, ou
 „ ne le font qu'en passant, de la Rédem-
 „ tion & de la Croix de Christ. On ne
 „ prêche que la Morale, jamais les Dogmes,
 „ si ce n'est ceux de la Religion naturelle. Et
 „ quelle Morale? Celle de CICERON &
 „ de SE'NEQUE, sans motifs tirés de la Ré-
 „ ligion. Par tout, c'est le Système de
 „ LOCKE dans son *Christianisme raisonnable*;
 „ c'est le Système de DIPPÉL copié par Mr.
 „ DE MURALT, & la Dlle. HUBERT; c'est
 „ la Morale de TOUSSAINT, dans son Li-
 „ vre des *Mœurs*, mise vis à vis de la Bible.
 „ Quel triomphe pour le Déisme, & pour
 „ le Catholicisme, qui renouvelle ses re-
 „ proches sur nos variations! ”

Si le premier Auteur de la *Bibliothèque*
Impartiale s'en mêloit encore, on n'y ver-
 roit point sans doute, un Article si peu me-
 suré. Cet Ecrivain, non moins sage &
 attentif

attentif aux bienfiances, que plein d'Esprit & de savoir, auroit méprisé un tel avis, de quelque côté, & sous quelque nom qu'il lui fut venu : Ou s'il s'étoit glissé dans le Journal à son insçu, on se persuade qu'il n'auroit point tardé à le désavouer ; & peut être l'auroit-il fait avant même, que les intéressés en eussent aucune connoissance. En tout cas, on se seroit crû obligé de lui adresser directement, & d'un ton conforme aux égards qu'il mérite, les justes plaintes que l'on se contente de faire ici au Public. Mais on sait que l'Illustre Sécretaire de l'Académie Roïale de *Berlin* n'a plus de part à la *Bibliothèque Impartiale*, & si quelqu'un n'avoit pas pris garde à ce changement, ce trait seul pourra l'en assurer.

De qui le Libraire se sert à présent, c'est ce qu'on ignore, & de quoi l'on ne s'informe pas. De qui que ce soit, il ne se justifiera, en aucun sens, de s'être chargé d'une insulte faite, d'une manière si brusque & si grossière, aux divers Clergés de plusieurs Souverainetés. On fait bien que les Gazetiers sont en possession de ne point garantir les nouvelles, mais cette espèce de franchise ne s'étend point aux Libelles difamatoires ; & indépendamment de la vérité ou de la fausseté des Avis qu'on lui donne, un Journaliste

s'expose toujours à répondre du choix. qu'il en fait, & des règles de prudence, de discrétion & d'honnêteté qu'il suit dans ce choix. Le plus sûr & le plus court seroit de n'admettre dans ces Mémoires de la Littérature que ce qui est littéraire en effet; & si les *personalités* doivent en être bannies, à plus forte raison les honêtes Gens n'y vont-ils pas chercher des *invectives* contre des Corps respectables, qui relèvent bien moins d'un pareil Tribunal.

On fait ces réflexions en suposant, que la Nouvelle dont il s'agit vient réellement de *Berne*; mais ce sera bien pis, s'il se trouve qu'elle est de l'invention de ceux qui la publient. Ils doivent être avertis, qu'on croit avoir grand sujet de le soupçonner. Si c'est à tort, le Libraire, ou ses Auteurs, n'ont qu'à produire leur Nouvelliste. Ils n'ont pas d'autre moyen de se laver à cet égard, & leur Correspondant n'aura pas lieu de trouver mauvais, qu'ils aiment mieux lui renvoyer une partie des qualifications dûes à cette équipée, que de les garder toutes pour leur compte. C'est aussi la seule ressource qu'ils aient, pour soutenir en cette occasion, le Titre de leur Journal. Il n'avoit que faire de soner le Tocsin contre des Gens, dont la conduite n'est pas de son ressort; mais ce qui est fait, est fait, & le moins

moins qu'on doive à ceux contre qui on prête canal à des acufations auffi graves ; c'est de les mener à la source. Quand on y fera , on fera conoitre au Public quelle créançe l'Acufateur mérite. En atendant l'éfet de cette Somation , ou qu'on prenne d'autres mesures pour l'obtenir , le Monde équitable peut voir fur quels fondemens on entreprend de traduire come fufpect de *Socinianisme* , ou de *Déisme* , tout le Clergé de la *Suisse Françoisé Réformée*.

I. Il a paru , dit-on , dans le *Journal Helvétique* , qui s'imprime à Neuchâtel , avec Aprobation , une foule de Pièces contre les Dogmes essentiels du *Christianisme* , la satisfaction , la nécessité de la grace &c.

En vertu de quoi faut-il que toute la *Suisse Françoisé Réformée* réponde de ce qui s'imprime à Neuchâtel , avec aprobation ? Depuis quand même l'Aprobation typographique d'un Journal emporte t'elle l'aveu de tout ce qui s'y publie ? Les Aprobateurs de la *Bibliothèque Impartiale* , & tous les Consistoires Wallons feront-ils auffi comptables de cette page 136. du XVII. Volume ? Qu'il se trouve à Neuchâtel même , ou à portée d'y envoyer leurs Pièces , quelques Ecrivains qui croient aprendre aux Lecteurs du *Journal Helvétique* des choses fort neuves en leur

débitant quelques Extraits des *Frères Polonois*, il n'y a rien là de surprenant ; mais il l'est un peu , qu'on veuille juger par là de l'état de la Religion dans toute la *Suisse Françoise*, plutôt que par un grand nombre d'autres *Pièces*, qui sont d'un caractère fort différent ; plutôt même , que par la Déclaration publiée au mois d'Avril 1756. à la tête de ce Journal, de la part de la Vén. Compagnie des Pasteurs de *Neuchâtel & de Valengin*, qui censurent les *Pièces* dont on se plaint , come contenant des choses *hardies, téméraires & scandaleuses*.

II. Dans le mois de Décembre 1757. il y a un *Précis du Christianisme*, où l'on expose le *Socinianisme*. Cet exposé vient d'une autre Compagnie qui saura bien le défendre , si elle veut , contre une interprétation si crüe , come il lui auroit été facile de la prévenir , si elle avoit eû moins de confiance en l'équité du Siècle. (*) Elle venoit d'en éprouver un trait. Un bel Esprit de *Paris* a crû *Genève Délite*, & l'annonce froidement à

(*) *Note des Edit.* Il paroît que l'Auteur confond ici la *Déclaration* de la Vénérable Compagnie des Pasteurs de Genève, insérée dans le Mois de Février 1758. avec le *Précis de la Religion Chrétienne*, qui se trouve en Décembre 1757. & qui n'est point de la même Plume.

à toute l'Europe , parce que les Ministres n'y prêchent pas en surplis , & ne disent point l'*Ave* avant le Sermon ; ou , peut-être , parce que quelques personnes y auront eû la complaisance de lui parler sa langue en matière de Religion philosophique : Et voilà qu'on prend ailleurs pour le *Socinianisme* tout pur , une Exposition dont il est assés sensible que l'esprit n'est autre , que' de faire comprendre aux Auteurs de l'*Enciclopédie* , ce qu'on ne comprend point encore dans l'Eglise *Romaine* , qu'entre le Catéchisme de *Trente* & le *Déisme* il reste bien de la place pour une Religion *Révélee* & *Raisnable*. S'il y a moins de fiel dans ce Jugement que dans celui du *Nouvelliste* , il n'en est que plus Chrétien ; & après tout la *Vén. Compagnie de Genève* ne consulte , ni ne règle la *Suisse Françoisé* dans l'idée qu'elle donne de son *Christianisme*.

·III. *Les Ministres dans leurs Sermons , même les jours de Fêtes , ne parlent point de la Rédemption , ou de la Croix de Christ , (*) ou*
ne

(*) *Note des Editeurs.* L'Auteur de l'Article de *Berne* , inseré dans la *Bibliothèque Impartiale* , qui a jugé à propos de puiser dans le *Journal Helvétique* le fondement de son acufation , auroit pû trouver dans le même *Journal* , dequoi se rassurer
sur

ne le font qu'en passant. On ne prêché que la Morale, jamais les Dogmes; si ce n'est ceux de la Religion naturelle.

Information aussi contraire à la vérité, qu'elle est odieuse! Il y a plus de 160. Pasteurs dans le seul *Pais de Vaud*, & l'on ose répondre qu'il n'y en a pas *un seul*, qui ne soit en état de convaincre le Nouvelliste de *Calomnie* par rapport à lui en particulier. S'il y en avoit *un seul* qui prêchat à l'ordinaire, dans ce goût, il feroit trop de bruit pour être ignoré des autres; & assurément, il ne feroit pas souffert. Ce n'est pas qu'un Pasteur Sage & instruit des besoins les plus pressans de son Troupeau, ne puisse se croire obligé d'insister souvent sur les Articles fondamentaux, qui, reçus dans toutes les

Bran.

sur ses craintes; puis qu'il contient diverses Pièces qui prouvent, que l'on s'occupe essentiellement de la *Croix de CHRIST*, & de la Rédemption. Pour s'en convaincre il suffit de jeter les yeux sur l'*Apologue*, Journ. d'Oct. 1755. p. 381. & sur tout, sur la fin de cet *Apologue* p. 387. de même que sur la première Piece du *Journal d'Août*, 1758. qui a pour titre, *JESUS-CHRIST, Trésor du Chrétien*. L'une & l'autre de ces Pièces nous viennent de *Neuchâtel* même; & nous pouvons assurer nos Lecteurs, qu'elles sont de la même Plume, que ces autres de ci devant, dont on a tant pris de scandale,

Branches de l'Eglise Chrétienne, font peut être trop négligés dans chacune; mais pour pouvoir dire, avec quelque bone foi, que ce Pasteur ne parle jamais de la *Rédemption*, de la *Croix de Christ*, &c. il faudroit avoir suivi ses Sermons, ses Paraphrases, ses Catéchifines; sans lui en avoir jamais oui parler, & plus réguliérement que l'Acusateur n'osera se vanter de l'avoir fait. Il peut être arrivé à quelqu'un de la Capitale, où d'ailleurs, de tomber dans quelque quartier de ce qu'on trouve bon d'appeller la *Suisse Françoisé*, sur quelque Sermon où il ne s'agissoit pas de la *Croix de Christ*, car enfin cette matière, toute essentielle qu'elle est au Christianisme, n'est pas la seule qu'on doive traiter; ou de rencontrer quelque Sermon de simple Morale, peut être même un jour de Fête, soit que le Pasteur ait crû nécessaire de ranimer l'attention; relâchée par un retour trop ponctuel de l'Evangile du jour; soit que sa place fut remplie par quelque jeune Prédicateur, réduit, come il arrive quand un Novice est surpris, à prêcher ce qu'il se trouvoit de prêt; & là dessus notre zélé Nouvelliste déplore l'état de la Religion dans la *Suisse Françoisé*; on n'y prêche jamais le Dogme, s'éctie-t'il, on n'y prêche que Morale! Plût à Dieu, qu'il eût plus
 soit-

souvent entendu, ou mieux goûté la Morale qui condamne la facilité à mal juger, & la passion de médire! Car, au reste, des Ministres de JESUS-CHRIST ne doivent point se contredire de prêcher souvent la *Morale*, que beaucoup de gens n'aiment guères, parce qu'il leur en coute moins de croire que de pratiquer, ce qui est pourtant la fin du Dogme, à quoi le Dogme sert de fondement & de motif, & qui est le Sujet ordinaire, on diroit presque, le Sujet unique des Discours publics de N. S. Aussi se souvient on d'avoir oui dire à un Théologien, mort depuis 15. à 16. ans, *Qu'il ne trouvoit pas un mot de Christianisme dans le Sermon sur la Montagne.*

IV. Mais quelle *Morale* prêche t'on dans cette Suisse Française? Celle de CICERON & de SENEQUE, sans motifs tirés de la Religion. Par tout c'est le système de LOCKE dans son CHRISTIANISME RAISONABLE; c'est le Système de DIPPÉL; copié par Mr. DÉMURALT, & la Dlle. HUBERT; c'est la Morale de TOUSSAINT dans son Livre des Mœurs, mise vis à vis de la Bible. Quel triomphe pour le Déisme & pour le Catholicisme, qui renouvelle ses reproches sur nos variations!

Quand l'Auteur de cette tirade se fera montré, on le priera de nommer un seul Minis-

Minis.

Ministre de la Suisse Françoise, à qui il ait jamais oui faire un Sermon de Morale, sans motifs tirés de la Religion. S'il en nomme un & qu'il prouve, ce sera vraisemblablement, quelqu'un qui aura vöulu s'essaiër sur un Paradoxe, & qui aura sans doute fort mal réüssi au gré de tous les autres. Ce n'est pas que les motifs humains ne puissent suffire au degré d'honêteté extérieure, qui ne se raporte qu'à cette vie, à peu près, comme l'intèrèt & l'honneur suffisent pour obliger un Artisan à travailler de son Métier; mais il faudroit avoir encore moins de Jugement que de Réligion, pour prêcher à des Chrétiens, même la Morale de CICERON & de SENEQUE, sans motifs pris de la Foi: Ce seroit inviter à une Perfection dont le principal usage n'est que pour l'autre vie, sans considération de cette autre vie. On peut voir ce que le célèbre *Alphonse TURRETIN* a écrit la dessus, dans une Dissertation faite exprès & soutenüe à Genève par un Proposant du Pais de Vaux, aujourd'hui Ministre & Pasteur. Le milieu qu'on y enseigne, entre ceux qui méprisent trop les motifs temporels, & ceux qui s'y arrêtent trop, n'est peut-être pas toujours bien saisi par les Prédicateurs, mais on leur seroit plaisir de produire quelque chose de mieux sur

sur cette matière, & qui fut d'un autre terroir que celui de la *Suisse Française*. D'ailleurs, & mises à part les idées Théologiques de LOCKE, on ne savoit pas qu'en fait de Morale, il y eût rien dans son *Christianisme raisonnable*, qui ne soit très raisonnable en éfet. Il se réduit à établir que la *Repentance*, l'*Amendement* & la *Soumission* aux Loix de JESUS-CHRIST sont essentielles à la *foi qui justifie*; & peut on nier cela, sans être de l'humeur d'ANDREAS ALTHAMER qui donne un *démenti* à ST. JAQUES pour l'avoir enseigné?

A l'égard de DIPPEL ce ne sont point des Ecrivains de la *Suisse Française* qui l'ont copié; & l'on doit savoir, qu'il a été réfuté par deux de ses Théologiens, l'un de *Genève*, & l'autre de *Lausanne*; outre ce qu'a écrit Mr. BREITTINGER, & qui a été mis en François dans cette dernière Ville. Dire qu'on prêche DIPPEL dans cette partie de la *Suisse*, c'est dire une sottise qui ne sauroit venir de *Berne*, où l'on fait assés, que les deux seu's Ministres qui aient cherché à le faire valoir dans le Pais de Vaux, étoient *Allemands* & avoient reçu l'imposition des mains à *Berne* même, dont, néant-moins, le *Christianisme* n'est pas pour cela celui de DIPPEL. Pour les *Mœurs* de Mr. TOUSSAINT, si on les

les pille, c'est de bonne guerre. N'est ce pas un *Egyptien*, dont les dépouilles peuvent servir au Tabernacle? Ceux qui s'y prennent mal ont tort; mais le mettre *vis à vis de la Bible*, c'est à dire aparemment, comparer ses *Mœurs* à la Perfection Evangelique, ce n'est point doner cause gagnée au Déisme, ou au Papisme. Tant s'en faut, puis que la misère de l'un n'en paroît que mieux; & que la folie de l'autre seroit excessive, de compter entre les variations de la Théologie réformée, celles de chaque génération dans le tour & la forme des Sermons. C'est come si on nous acusoit de *varier*, parce que nous ne prêchons plus en Collet monté, & en Chapeau pointu.

La vérité est, n'en déplaise aux Enemis & aux Envieux de la *Suisse Françoise* & de son Clergé, qu'il ne varie point dans ce qui doit être *invariable* pour lui. Sa Règle est constamment, l'ÉCRITURE SAINTE. Son *Simbole* est constamment celui des *Apôtres*; & son *Livre Symbolique*, la *Confession Helvétique*, pour laquelle il conserve tout le respect que peut mériter un Livre humain, mais adopté par nos Eglises come une *Exposition* fidèle de la *Foi Orthodoxe*. C'est ce qu'il déclare hautement en toute occasion, & surquoi personne n'est en droit de lui suposer

d'autres pensées, tant qu'il ne fera point d'autre profession. Mais il faut avouer que le malheur de ce Clergé est quelquefois singulier : On l'exprimera dans les termes d'un Ministre du *Païs Roman*, qui s'en plaint ainsi, à propos de ce même Article de la *Bibliothèque Impartiale*. *Que faire ?* dit il ; *S'il nous arrive d'entendre quelque Passage de l'Écriture un peu autrement que GOMAR ou URSIN, on dit que nous sommes hérétiques, naturalistes, & tout ce qu'on veut. Si nous partons en bons Orthodoxes, on dit que nous trahissons nos Sentimens. Et aujourd'hui, quiconque ne croit pas aux MONADES, au PRINCIPE DES INDISCERNABLES, à l'HARMONIE PRE'ETABLIE &c. Mistères de vieille date, come on fait, risque de passer pour n'avoir de foi qu'à LOCKE, ou à DIPPÉL ! Heureusement ce travers n'est pas général, & nous vivons sous les yeux & sous les Loix d'un SOUVERAIN difficile à surprendre, & aussi éclairé que zèle Défenseur du vrai Christianisme, qu'il a tant contribué à rétablir. Bien nous en prend, sans cela on ne s'amuseroit pas à écrire des NOUVELLES, on nous doneroit bien d'autres affaires.*

En voila peut être assés pour calmer, ou les alarmes du Nouvelliste sur l'état de la Religion dans la *Suisse Françoisé Réformée*,

ou la démangeaison qui lui est venue d'en noircir le Clergé. Peut-être même auroit-on pû mépriser les clameurs d'un inconnu, & le laisser se morfondre derrière son rideau; mais par respect pour le Public, dont les Jugemens, & même les préventions ne doivent être indifférentes à personne, & qui auroit pû expliquer diversément un silence trop dédaigneux, on a crû devoir joindre ce mot de Défense aux Somations qui la précèdent, & que l'on réitère en finissant. On a d'ailleurs considéré, que la *Bibliothèque impartiale* aiant d'abord paru sous le nom de Mr. FORMEY, le relief qui lui en reste pouvoit être un Titre à quelque marque d'attention, & l'on n'a pas voulu lui refuser celle-là.





L E T T R E

*De Melle. DE BARRY à son Frère ; Elève
de l'Ecole-Roïale Militaire (*).*

J'Aprens , mon cher Frère , que vous alés
sortir de l'Ecole Militaire , pour en-
trer dans la Carrière des Armes. Vous êtes
un des premiers Elèves que cette Ecole ait
formés ; & come étant parmi ses Enfans , du
nombre de ses Aînés , vous alés porter des
premiers , dans le sein de la Patrie , les Fruits
de cette excélente Culture.

Je n'ai eû jusqu'à ce moment , que la
douce habitude de vous aimer ; mais je
vous avoüerai , que je mêle à cet amour un
vrai

(*) *Note des Edit.* Nous n'ignorons pas que
cette Lettre a parû il y a quelques Mois dans le
Mercur de France ; mais nous aurions crû méri-
ter des reproches de la part de nos Lecteurs , qui ne
lisent pas cet Ouvrage , si nous les avions privé
d'un Morceau aussi digne d'eloges par les hautes
Leçons de Vertus qu'il renferme , que par la dé-
licatesse & l'élégance avec lesquelles elles sont ex-
primées. Les Dames en particulier auroient eû jus-
tes sujet de se plaindre de la supression d'une
Picce , qui fait réjaillir sur le Beau-Sexe en général,
l'honneur innui qu'elle doit procurer à son Auteur.

vrai respect, quand je me représente votre destination honorable.

Vous n'avez reçu en naissant qu'un Nom & de la pauvreté: C'étoit beaucoup que le premier de ces Dons; mais la cruelle médiocrité rend cet honneur bien pesant; & qui fait si cette facheuse compagne vous auroit permis de vivre & de mourir avec toute la pureté de votre Naissance?

Heureusement pour vous & pour vos pareils, dans un de ces momens où Dieu parle au Cœur des bons Rois, celui qui nous gouverne a jetté les yeux sur la pauvre Noblesse de son Roiaume; son Ame s'est ouverte au mouvement le plus généreux; il a adopté sur le champ une foule d'Enfans illustres & infortunés: Un Edit, plein de grandeur, leur a imprimé sa Protection Royale, & a consolé par cet appui les Manes plaintifs de leurs Pères,

Bénéfisons, mon cher Frère, les circonstances qui ont fait éclore un Acte aussi grand, dans les premières Années de votre vie: Dix Ans plus tard, ce Bienfait n'eût existé que pour vos Concitoyens; mais bénissons surtout ces Ames vraiment héroïques, qui ont embrassé & exécuté un Projet aussi noble & aussi paternel.

Vous voilà donc, graces à cet Etablissement,

ment, muni des Leçons de l'Honneur le plus pur & des plus belles Lumières : Votre Education a été une espèce de choix parmi les autres Educations, & l'Etat vous a prodigué ses soins les plus précieux & les plus chers. En vérité, mon cher Frère, je considère avec joie tant d'avantages ; mais je ne saurois m'empêcher de murmurer un peu contre mon Sexe, qui, en me laissant sentir toutes ces choses come vous, met entre votre bonheur & le mien une si grande différence. Suivés vos Destins, puisqu'il le faut, & augmentés même, j'y consens, de plus en plus ma jalousie. Je ne vous dissimulerai pourtant pas, que votre tache me paroît un peu difficile : Vos secours passés augmentent vos engagements, & des succès ordinaires ne vous aquiteroient peut-être pas. Si les inspirations du Cœur valaient toujours celles de la Raison, je romprois sans doute le silence, & je risquerois auprès de vous les Conseils que l'Amitié me suggère sur votre conduite & vos devoirs.

1°. Mon cher Frère, je me figurerois en votre place, qu'en tout état & en tout tems, je dois être très modeste, & quoique les Bienfaits du Roi honorent ses plus grands Sujets, je m'en tiendrois dans ce sens fort glorieux ; mais j'irois aussi jusqu'à considérer
dans

dans ce Bienfait ma Patrie entière, & je ferois enforte que toute ma conduite fut l'expression de ma reconnoissance.

2°. J'aurois un courage prudent & raffiné; point de tons, point de prétensions; je cèderois, dès que je pourrois descendre avec décence: Je voilerois même mes forces, & je serois plus touché d'obtenir les Suffrages, que de les contraindre.

3°. J'aimerois mieux être un Home estimé qu'un Home aimable; un Officier de Nom, qu'un joli Cavalier, & je prendrois, si je pouvois, en Talens, la part de mérite, que les *François* cherchent trop souvent en agrémens & en amabilité.

4°. Je fuirais les Passions: Je les crois au moins une trêve à nos devoirs. Cependant, come il seroit peu raisonnable, d'aler sur ce point jusqu'au Précepte, je serois enforte de n'avoir dans mes goûts que des objets respectables; c'est le seul moien de restitüer par un côté, ce que l'amour fait toujours perdre à l'exacte Vertu.

J'alois mettre *quinto*, mon cher Frère, mais la crainte de faire un Sermon m'arête; & puis je me persuade qu'il faut de courtes Leçons aux grands Courages; C'est ainsi que mon Ame se plaît à parler de la vôtre & j'entre à merveille, come vous voies, dans l'Education que vous avés reçue.

Il faut pourtant que j'ajoute à mes Avis le pouvoir de l'Exemple : Je suis assés heureuse pour le trouver dans nôtre propre Sang. De tels Exemples sont, come vous le savés, des Comandemens absolus. Je ne fais si c'est cette raison seule qui me détermine à vous les transcrire ioi ; mais quand j'y mêlerois un peu d'Orgueil, c'est peut-être là toute la gloire de nôtre Sexe ; la vôtre consiste à les imiter.

BARRY, nôtre Grand-Oncle, étoit Gouverneur de l'*Eucate*, en *Languedoc*, sous le Règne d'HENRI IV. Les Ligueurs l'aïant fait Prisonnier, le conduisirent dans la Ville de *Narbone*, qu'ils avoient en leur pouvoir. Là on le menaça de la mort la plus rigoureuse, s'il ne livroit la Place : Sa réponse fut, qu'il étoit prêt à mourir. BARRY avoit une jeune Epouse, qui s'étoit renfermée dans l'*Eucate* : Les Ligueurs la crurent plus facile à vaincre ; ils l'avertirent du danger de son Mari, & lui promirent sa vie, si elle livroit la Ville. La réponse de la Femme de BARRY fut, que l'honneur de son Mari lui étoit encore plus cher que ses jours. La grandeur d'Ame fut égale de part & d'autre : BARRY souffrit la mort, & sa Femme, après avoir défendu la Place avec succès, ala ensevelir sa douleur & sa jeunesse, dans un

Cou-

Couvent de *Beziers*, où elle mourut.

Le Fils de ce généreux BARRY succéda à son Gouvernement. En 1637. SERBELLONI, après avoir investi cette Place, tenta de le corrompre & lui promit des avantages considérables, s'il embrassoit le service des *Espagnols*: L'Histoire de son Père fut la seule réponse que le Général *Espagnol* en reçût.

Voilà, mon cher Frère, deux BARRY, qui n'ont point eû d'Ecole Militaire pour Berceau, & qui ont été pourtant bien grands l'un & l'autre. Souvenés vous d'eux, je vous conjure, toute vôtre vie: Souvenés vous en le jour d'une Bataille & dans toutes les occasions où il s'agira de faire bien, &, si ce n'est pas assés, de faire mieux que les autres, car il faut porter jusques-là son Ambition. Dites vous sans cesse; je suis devant les yeux de mes Ancêtres; ils me voient; & ne soiés pas après cela digne d'eux, si vous le pouvés! Ma main tremble en vous écrivans ceci, mais ç'est moins de crainte que de courage.

Entrés donc, mon cher Frère, de l'Ecole dans la Carrière militaire. Portés les Armes que vos Pères ont portées & que ce soit avec honneur come eux. Que je vous trouve heureux d'ayoir tant d'obligations à devenir un Sujet distingué, & de devoir au Roi vôtre Vie

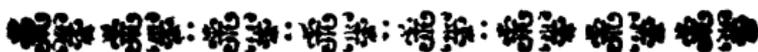
& vos Services au double Titre de vôtre Maître & de vôtre Père ! Vous porterez toute vôtre vie sur vôtre personne les Signes glorieux de ses bontés ; mais je suis sûre qu'on les reconoitra encore mieux à toutes vos Actions. Je suis certaine encore , que vous ne perdrez jamais le souvenir de ce que vous devés à ceux qui vous ont dirigé dans l'Ecole que vous quités , & principalement à ce Citoyen vertueux , que ses grandes qualités ont , pour ainsi dire , associé à l'Oeuvre immortelle de ce Règne. Je vous aimerai alors de tendresse & de fierté ; & tandis que confinée dans un Château , je partagerai ma vie entre les soins de mon Sexe & des amusemens literaires , je vous perdrai de vue dans le chemin de la Gloire ; vous cueillerez des Lauriers & vôtre Sœur disputera aux Jeux Floraux leurs Courones. Elle s'élèvera peu à peu à un Stile plus noble , & si vous devenés jamais un grand Guerrier , vous lui apprendrés à vous chanter , & vous aurés de sa part un Poeme. Je meurs d'envie d'avoir quelque jour cet talent ; & vous sentés par ce desir ce que mon ambition vous demande.

Adieu , mon cher Frère : Pardonés à ma jeunesse ces Réflexions , mais sachez en
en

en gré à mon amitié. J'ai voulu vous écrire dans l'Époque la plus importante de vôtre vie, & mon Cœur a volé pour cela jusqu'à vous : C'est lui qui m'a dicté tout ce que cette Lettre contient ; il vous aime trop pour avoir pû le tromper.

Je suis &c.

C. BARRY de Cérés.



A Mr. B * *

Sur cette Question proposée par l'Académie de PAU, pour le Prix de l'an 1759. *Est-il plus difficile d'éclairer les Hommes, que de les conduire ?*

Et coment aux Mortels puis-je doter la Loi,
Si ma foible Raison ne règne plus sur moi.

RACINE.

Vous sçavés, *Monsieur*, vous qui conoît-
sés si bien mon caractère & mes plus
secrètes pensées, vous qui êtes le témoin &
le juge de mes Etudes, que je n'ai jamais as-
piré à aucun prix, quoi qu'on m'ait souvent
solicité à y prétendre, & que j'aie traité di-
vers Sujets, proposés par plusieurs Acadé-
mies ;

mies ; mais la difficulté de réussir m'a rebuté ; soit modestie , soit un peu de paresse , j'ai mieux aimé ne point entrer dans la carrière , que de manquer le but ; je laisse le Théâtre à de plus grands Acteurs , & je ne me propose qu'un amusement agréable & utile.

La Question qu'on vient de lire est véritablement un Problème digne d'attention , & qui peut donner lieu à des réflexions curieuses & importantes. Il me paroît qu'il est plus difficile de conduire les Hommes que de les éclairer ; je vai en exposer les raisons avec précision & sans emphase. On se perd souvent dans les nues , en voulant trop s'élever.

Un illustre Auteur a dit que , *L'Esprit est souvent la dupe du Cœur* , Maxime que l'Expérience justifie. On croit être dans la bonne route & l'on s'égare , parce qu'on se laisse conduire par le Cœur , qui est un Guide infidèle. Tout ce qu'il aime lui semble légitime , & il prête au Vice les couleurs de la Vertu. Pour mener les Hommes dans le sentier du devoir , il faut rendre leurs Cœurs droits , purs & dociles à de sages leçons : Or cet Ouvrage n'est pas aisé , & le succès est toujours incertain : La Coutume , une mauvaise Education , l'Intérêt , l'Ambition , la Volupté , en un mot , les Passions , cour-

bent

bènt la Règle, & s'opofent fans cefle aux progrès & à l'efficacité des meilleurs Préceptes. *Nous n'avons pas affés de force pour fuivre toute nôtre Raifon* ajoute le même Auteur: Auffi y a-t-il plus de Savans que de Sages. Les SOCRATES, les ARISTIDES & les CATONS font rares, parce qu'il eft plus facile d'éclairer l'Efprit, que de rendre le Cœur bon & vertueux (*).

Demandés aux plus habiles Légiflateurs, s'il eft aifé de conduire les Hommes & de les foumettre aux meilleures Loix ? Ils vous répondront tous que non, & que ce n'eft que le frein de la crainte & la terreur des châtimens, qui retiennent les Hommes dans les limites que les Loix prefcrivent. L'Intérêt particulier fera toujours plus fort que le bien public, à moins que celui ci ne foit apuié

(*) On pourroit citer par exemple l'Empereur NERON. BURRUS & SENEQUE fes Gouverneurs purent bien éclairer fon Efprit, mais non changer & former fon Cœur. Il difsimuloit fa cruauté, au comencement de fon Règne: Sollicite à figner l'Arrêt de mort d'un Criminel, il dit qu'il voudroit ne favoir pas écrire. Il propofa au Senat d'abolir tous les Impôts; mais on lui repréfenta, qu'ils étoient neceffaires au foutien de l'Empire. Sa honte forcée dura peu, le Tiran fe demafqua bientôt & devint le Boureau de fes Sujets.

apuié & soutenu du Glaive de la Justice. Aussi DACON, le premier Législateur des *Lacédémoniens*, avoit, dit on, écrit ses Loix avec des Caractères de Sang, & SOLOM, qui dona des Loix aux *Athéniens*, convint qu'elles n'étoient pas les meilleures qu'on pût faire, mais qu'elles étoient les plus convenables au caractère & au génie du Peuple, qui avoit juré de les observer : Cependant, les *Athéniens* étoient un Peuple éclairé & équitable : THE'MISTOCLE leur aiant dit, qu'il favoit un moien de se rendre Maître de la Grèce, mais qu'il ne pouvoit confier ce projet qu'à ARISTIDE; ce secret étoit de bruler la Flote des *Grècs*, qui étoit dans le Port d'*Athènes*; ARISTIDE anonça au Peuple, que ce projet étoit sûr, mais qu'il n'étoit pas juste : Les *Athéniens* déclarèrent, qu'ils ne vouloient pas établir leur puissance sur l'Injustice, & qu'ils rejettoient un plan illégitime.

Mais qui dit Peuple ne dit pas ordinairement une Affemblée de Sages; c'est un mélange de Gens éclairés, & d'autres qui le font peu. La Voix du Peuple n'est pas toujours celle de Dieu; *La multitude*, dit MONTAGNE, est injuste & volage: Quiconque vise à lui plaire n'a jamais fait; c'est une bute qui n'a ni forme ni prise; ne nous proposons point

une fin si flotante. & si incertaine : Allons constamment après la Raison ; que l'aprobation publique nous suive par-là , si elle veut. Disons ce qu'un Marinier disoit à NEPTUNE dans un grande Tempête : O Dieu , tu me sauveras si tu veux , si tu veux tu me perdras ; mais je tiendrai toujours droit mon timon.

Nous voyons qu'il est très difficile de conduire les Homes , considérés come Membres d'une Société & come Citoiens , que seroit-ce si l'on entroit dans un plus grand détail (*) , & qu'on les considerat come Magistrats , ou come Péres ou Fils de Famille ? Que d'obstacles à surmonter pour les conduire au bonheur ou à la Vérité ! Que de Passions à vaincre , & de vices à dissiper ! Cependant on ne risque rien à être vertueux , & on risque beaucoup à ne l'être pas. Ce qui
aug-

(*) Si l'on consideroit chaque Home en particulier , on verroit qu'il faudroit multiplier & varier les règles de conduite , presque à l'infini , par rapport à l'âge , au tempéramment , à l'humeur , au Climat & à la nourriture ; à proportion du degré d'intelligence , du plus ou moins de talens & de genie. Celui qui seroit destine par sa naissance à une vocation supérieure , & à gouverner les autres , demanderoit une autre direction , qu'une Personne née dans l'obscurité , & destinée à obéir.

augmente la difficulté de conduire les Hommes , c'est la diversité de leur caractère. Il suffit aux uns de montrer la règle pour les engager à la suivre ; il n'y a que la crainte des peines , qui puisse forcer les autres à l'observer. Des Loix douces & modérées sont convenables à certains Peuples , qui aiment l'Equité & l'Honneur ; d'autres Nations , moins dociles ou plus féroces , ont besoin d'un frein plus fort & plus redoutable : Il faut , pour réprimer la fougue de leurs passions , leur montrer la Justice armée du Glaive. Certains Peuples sont portés au bien naturellement & come par instinct, l'amour de leurs devoirs, de leur santé , de leur réputation suffit pour le leur faire aimer. Il faut éloigner les autres du mal , par la terreur des supplices.

Si les Loix sont trop douces , on les foule impunément aux pieds ; si elles sont trop sévères, le grand nombre des transgresseurs les met à couvert du châtiment , ou si l'on veut l'infliger, les Coupables , plus forts que leurs Juges , les écrasent du poids de leurs chaînes. Un Prince trop clément, & qui tolère tout , n'impose ni respect ni crainte. Un Prince trop sévère , qui s'arroe sur ses Sujets une Autorité despotique & arbitraire, révolte les Esprits & fait des Rebelles. Qu'on

se rapelle la Fable des Grenouilles, qui demandent un Roi; elles se moquent de l'un, qui reste immobile & ne punit point leur audace: Elles en demandent à JUPITER un autre, qui sache se faire respecter, & JUPITER, pour châtier leur licence, leur donne pour Roi une Grôte, qui les dévore (*).

Le Peuple voit souvent, à lui même contraire,
 Dans le bien qu'on lui fait le mal qu'on lui peut
 faire.

JULES CÉSAR devenu tout puissant, fut la victime de sa clémence, parce qu'on craignoit qu'il n'abusât de son pouvoir. Tel est le sort de ceux qui comandent; ils sont souvent l'Idole des uns & la Victime des autres.

Pour bien conduire les Homes, il faut réprimer & punir le Crime, protéger & encourager la Vertu: Cela suppose de grandes
 M m qualités

(*) Il n'est guères plus facile de diriger les Homes dans leur conduite particulière, que dans le gouvernement des Etats. Vous voulés les rendre œconomes, & vous les rendés avarés: Vous desirés qu'ils soient genereux & libéraux, & ils deviennent prodigues; Vous leur inspirés du goût pour les Sciences, & ils se renferment dans leur Cabinet & oublient la Société & ses devoirs. Ils passent dans les extrémités les plus oposées. Il n'est guères possible de trouver une règle fixe & certaine.

qualités ; sur tout , beaucoup de prudence & de fermeté : Il faut être un Génie supérieur. *Il n'y a, disoit un Ancien, que les Dieux qui soient capables de commander aux Hommes. Est-il plus difficile d'éclairer les Hommes que de les conduire ?*

Je ne suis pas du sentiment de ceux qui prétendent , qu'il faut tenir les Peuples dans l'ignorance & dans les ténèbres , pour les mieux conduire , & que plus ils sont éclairés , plus ils sont indociles. Je crois qu'on marche plus sûrement dans la lumière que dans l'obscurité , & que mieux on conoit ses devoirs , plus on est porté à les pratiquer ; on fuit le mal , & l'on fait le bien ; ainsi éclairer les Hommes c'est , aquérir plus de facilité à les conduire. Les Peuples grossiers & barbares sont séditieux & cruels : Ils ne se gouvernent que par un instinct aveugle , & ne conoissant d'autres règles , que la force & la violence , ils ne taillent pas les branches de l'Arbre , mais ils l'attachent & le coupent par la racine. Lorsqu'une fois ils ont franchi la digue , c'est un torrent impétueux , que rien ne peut arrêter (*).

Si

(*) Il ne faut pas espérer qu'on puisse ramener un Peuple ignorant & féroce par des paroles flatteuses

Si l'on me demande a présent, sans opposer difficulté à difficulté, s'il est aisé de déclarer les Hommes; je dirai que non, quoique presque tous les Hommes aient du penchant pour la Vérité & qu'ils se glorifient de la conoitre & de l'aimer. Qui ne fait que la paresse, la coutume & l'empire de l'opinion sont des obstacles difficiles à surmonter. L'Erreur & les Préjugés prennent souvent la Livrée de la Vérité; l'Evidence semble se refuser à nos desirs & à nos recherches, & il faut la forcer, pour ainsi dire, si on veut l'obliger à se montrer. De-là cette foule d'opinions dont les Hommes sont les jouëts, & qui ont enfanté la superstition ou le Pyrrhonisme.

On peut d'ailleurs être fort éclairé d'un côté, & fort aveugle de l'ordre: On a vu des Savans donner dans le plus ridicule fanatisme, ou ignorer les choses les plus communes.

M m 2

On

teuses ou par de bones raisons. *Prétendre*, dit un bon Auteur, *adoucir & cabner la multitude par des traits fins & délicats, c'est vouloir couper une pierre avec un rasoir.* Il est vrai que M^{ENIUS} AGRIPPA calma par une Fable le Peuple Romain, irrité contre le Senat; mais cet exemple est rare: D'ailleurs, toutes les Nations ne ressemblent pas aux Romains.

On en a vû qui avoient beaucoup d'érudition, & qui faute d'avoir étudié leur Langue maternelle, ne favoient pas écrire correctement & avec élégance; on voit encore des Persones d'esprit écrire bien, mais come ils ont moins étudié les choses que les mots, leurs Ecrits sont vuides de pensées, & ne méritent guères d'être lus. Les Sciences fournissent d'excellentes idées & de bons matériaux; mais c'est aux Belles Lettres à élever l'Edifice, & à l'embélir.

Enfin si l'on fait réflexion combien il faut de patience, de peine & d'aplication pour éclairer les Homes; combien il est difficile de trouver une bone méthode & de fideles guides, pour les conduire dans la route de la Vérité, à travers tant de sentiers nébuleux qui les en éloignent, on verra qu'il n'est pas aisé de trouver le fil de ce Labirinthe; mais lors qu'on a eû le bonheur de le trouver, on parvient à la vraie gloire, car il n'y a pas moins de grandeur à éclairer les Homes, qu'à leur comander.

Come ceci n'est qu'un simple Essai, & non un Discours oratoire, ou une Dissertation Dogmatique, on ne doit pas attendre un ordre méthodique. Je n'en suis point d'autre que l'ordre naturel de mes pensées, à mesure qu'elles se présentent à mon Esprit; ainsi

ainsi je prie le Lecteur de ne me pas demander au de là de ce que je promets. Je finirai par quelques Réflexions qui ont raport à ce sujet.

Lorsqu'on veut bien conduire les Homes, il faut nécessairement les éclairer ; autrement on les guide mal, on les laisse dans les ténèbres, & l'on s'égaré soi même (*.) Veut-on les conduire dans le sentier de la Vérité, il faut leur apprendre ce qu'elle est, coment on peut la distinguer de l'erreur, ou de l'opinion, qui en prend souvent l'apparence ; mais il faut sur tout leur apprendre à la rechercher sincérement & à l'aimer de tout leur cœur. Il en est de même de la Vertu ; le chemin droit & unique qui conduit à elle, est traversé de plusieurs routes obliques, qui nous en éloignent : Il faut donc la faire connoître ; peindre & marquer son caractère distinctif ; tracer sa noble candeur, son amour pour l'ordre & pour la Justice. Il faut la

M m 3 mon-

(*) L'obéissance est plus douce & plus entière, quand elle est, non l'effet de l'Ignorance ou de la Crainte, mais de la Raison & de la Confiance pour le Gouvernement. La soumission n'est jamais pure ni tranquille dans un Peuple crédule & défiant, qui plaide sans cesse contre son Souverain, dit MONTAGNE.

montrer accompagnée de la modestie, de la tempérance, mais principalement de l'amour pour la Religion. La Vertu ne nous éloigne des faux plaisirs, que pour nous aprocher des véritables.

Veut-on conduire les Homes dans l'empire du bonheur, il faut élever leur Esprit à l'Être suprême, qui en est l'Auteur & la source; il faut démonter aux Homes, qu'ils ne peuvent être véritablement heureux, que par lui, & que la félicité que le Monde promet est passagère, fausse & trompeuse. Dans le Monde on n'éprouve qu'un flux & reflux d'espoir & de crainte; on n'a que des lueurs de plaisir, suivies de peines réelles. Tout s'écoule, tout fuit, tout se précipite come un torrent, & nous laisse dans l'abîme, à moins qu'une main divine ne nous soutienne, ou ne nous en tire. Il faut sur tout convaincre les Homes de la certitude d'une Providence, qui veille sur eux, & dirige tous les Evénemens. „ Qui m'oteroit, dit l'illustre Mad. de SE'VIGNE', „ la vûe de la Providence, m'oteroit mon „ unique bien; & si je croiois qu'il fut en „ nous de ranger, de déranger, de faire, „ de ne faire pas, de vouloir une chose, ou „ une autre, je n'espérerois pas trouver un „ moment de repos. Il me faut l'Auteur „ de

de mon être , pour raison de tout ce qui arrive. Quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre , je ne m'en prens plus à Personne , & je me soumets. Ce n'est pourtant pas sans douleur , & sans tristesse ; mon Cœur en est blessé , mais je souffre patiemment mes maux , come étant dans l'ordre de la Providence :

*Vouloir ce que Dieu veut est la seule Science ,
Qui nous met en repos.*

Si Dieu veille sur les Discours & les Actions des Particuliers ; si tous les Evénemens de leur vie dépendent de lui , à plus forte raison veille-t-il sur les Etats , & opère-t-il , ou directement, ou indirectement, sur leur naissance, leur grandeur, leur décadence, & leur chute. Sa main tient la chaîne immense, qui soutient l'Univers & en lie toutes les parties. Quoi qu'invisible aux regards des Mortels , il est présent par tout ; le Ciel & la Terre sont également sous ses yeux. Lui seul donc à tous les Etres le mouvement & la vie ; & sa durée est éternelle ; son Empire n'a pour bornes que l'immenfité. A sa voix , le néant même a été forcé d'enfanter des Créatures.

Si ces grandes Vérités faisoient une impression vive, durable sur nous , il seroit très

aisé de conduire les Homes , parce qu'ils ne fortiroient jamais des limites de leurs devoirs (*.) On trouveroit de la douceur à s'aimer & à se servir réciproquement. Tous les droits seroient maintenus & respectés : Le Comandement seroit moderé & équitable ; l'obéissance prompte , facile & entière. Ceux qui gouvernent seroient sans intèrêts & sans ambition : Ceux qui sont gouvernés , seroient dociles , sans inquiétude & sans défiance.

Je ne sai si les Lecteurs zélés pour la méthode , & qui ne veulent point permettre qu'on s'écarte du Sujet , même à dessein de l'orner , ou de mieux instruire , me pardonneront ici une courte Digression : Je ne saurois où la mieux placer , & elle n'est pas assés longue pour mériter une feuille particulière ; la voici.

On a dit ci devant , que pour bien conduire les Homes , il falloit se conformer à leur caractère & à leur génie , en sorte que
les

(*) Quelqu'un a demandé quel est celui qui aime le Peuple ? Je répons , c'est le Philosophe , ou l'Orateur qui l'éclaire sur ses Devoirs , qui lui apprend à les aimer , à les pratiquer ; qui dissipe ses préjugés & ses erreurs , & le corrige de ses Passions : C'est le Souverain qui le gouverne avec équité , qui fait fleurir les Sciences , le Commerce , & les Beaux-Arts.

les Loix qu'on donne à certains Peuples ne soient pas absolument opposées à leur tour d'esprit, à leurs usages, & à leur penchant naturel, qu'un sage Législateur se contente de tourner du côté de l'ordre & du bien public: Ainsi ALEXANDRE avoit tort de forcer les *Grecs* à se plier aux coutumes des *Perfes*. Selon ce principe, il me paroît que les Peuples sont mieux gouvernés par des Chefs tirés de leur Corps, & qui conoissent les Mœurs & les Usages de la Nation, que par les Etrangers, qui veulent la forcer à remplir des obligations, auxquelles ils ne sont point acoutumés, & pour lesquelles ils ont une extrême répugnance.

Pour appuyer ce principe, je ne citerai qu'un seul exemple: Les *Suiffes* ont toujours été amateurs de la Liberté, & ils ont dégénérés, dès qu'ils n'ont pû en faire usage. Après que CÉSAR les eût vaincus & subjugués, ils perdirent leur ancienne réputation, & tombèrent dans l'obscurité. L'Historien TACITE, qui vivoit sous l'Empereur TRAJAN, parle des *Suiffes* avec une sorte de mépris, & EUTROPE, qui a écrit sous l'Empereur JULIEN, c'est à dire, environ le 4me siècle, dit, en parlant de JULES CÉSAR, *Vicit Helvetios, qui nunc Sequani appellantur.* C'est à dire, que la Nation *Helvé-*

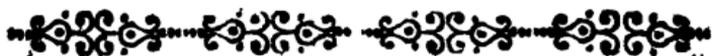
tique étoit tombée dans une si grande obscurité, qu'elle ne faisoit pas même une Nation distincte, qu'elle étoit confondue avec les *Franco-Comtois*; car la grande *Séquanie* comprenoit l'*Helvétie* entre la *Franche-Comté*, & elles avoient les mêmes Gouverneurs ou Proconsuls Romains. La Nation *Helvétique* ne s'est relevée de sa chute, qu'après qu'elle eût recouvré sa liberté (*), en secouant le joug de la Maison d'*Autriche*, & elle soutient encore aujourd'hui sa gloire, par son courage & par sa prudence.

GENÈVE.



(*) Il est certain que la Liberté élève l'Âme & lui inspire une valeur noble & genereuse. Le Conseiller PIBRAC a exprimé cette vérité dans ses deux Vers,

*Le premier jour qui met un Peuple libre aux fers
 retranche la moitié de sa Vertu première.*



L E T T R E

Sur l'Usage de la Torture à Mr. D. T.....

VOUS avez lû, dites vous, *Monsieur*, avec plaisir, dans le *Journal Helvétique* d'Août dernier, des Réflexions & des Traits d'histoire, qui tendent à décréditer l'usage de la Torture, par la démonstration des affreux abus qui en découlent. Vous m'invitez à concourir avec l'Auteur à un aussi louable dessein; & vous exigez de moi, pour cet effet, que j'écrive les raisons que j'alléguai contre cet usage, dans une Conversation, dont il faisoit le sujet. Je me rends à vos ordres, & j'entre tout de suite en matière.

Je définirai la Torture, un Tourment ordonné par les Loix, contre un Home regardé come coupable de quelque Crime; afin qu'en lui faisant souffrir des douleurs vives & insupportables, on puisse l'amener à un aveu de ce Crime, ou de ses Complices.

Ce moyen de découvrir la vérité paroît si barbare & si cruel, par conséquent si opposé à la douceur des Mœurs de ce Siècle & à l'Humanité, dont on se pique chez les Nations civilisées, qu'il seroit à souhaiter, qu'il fut univer-

universellement aboli, come il l'est déjà heureusement dans quelques Pais.

C'est à quoi conduiroit infailliblement une démonstration de l'injustice, de l'insufisance & de l'inutilité de cette pratique, faite par une bone plume. En atendant, je vais indiquer quelques raisons, qui me paroissent pouvoir y contribuer.

La Ire. est tirée de la cruauté des tourmens, que l'on fait souffrir aux malheureux exposés à la Torture. Peut-on, en éfet, se représenter, sans frémir, & sans que la Nature se révolte, le spectacle aussi affreux que varié, des différentes façons de torturer que l'on a mis en usage ?

Si nous nous représentons un misérable, apliqué à ce que l'on appelle la Torture à différents poids, ne fut elle que de la pesanteur du Corps, par laquelle on lui tord & disloque tous les Membres, avec des douleurs aussi aigües que de longue durée, pourrons nous en supporter l'idée, sans en blamer l'inhumanité ?

Quoi de plus cruel & de plus douloureux, que les souffrances d'un autre malheureux, à qui on fait ressentir ce que la brulure a de plus cuisant & de plus insupportable, en lui apliquant des Mèches allumées entre les doigts des mains & des pieds ?

Que

Que peut-on imaginer de plus sensible & de plus insoutenable, que le cas d'un troisième, qu'on aura suspendu par une main, avec un point d'appui pointu, sous la plante nue d'un de ses pieds ?

Comment exprimer les douleurs qu'éprouve un autre infortuné, à qui on fait avaler, à force d'eau, jusqu'au fond de l'Estomach, un fin linge mouillé, pour l'en retirer ensuite avec violence ?

Quels tourmens affreux ne fait on pas essuyer à un dernier, dont on fait sortir les yeux hors de leurs orbites, & jaillir le sang par le nez, la bouche & les oreilles, à force de tourner avec violence un bâton, passé au dernier tour d'une Serviette qui ferre sa tête ?

Et qui pourroit dénombrer & faire le Catalogue des différentes manières de torturer, que la barbarie des plus exécrables Tyrans a inventé & dont on a adopté l'usage ? Le peu que je viens d'en spécifier n'a-t'il pas déjà de quoi faire frissonner les plus intrépides ; & come la plus parfaite innocence n'est point à l'abri de ces tourmens, ainsi que plusieurs exemples ne nous le prouvent que trop, chacun n'a-t'il pas sujet de trembler, que soi même ou ses proches ne se voient exposés à d'aussi rigoureux traitemens ?

Une seconde raison contre l'usage de la
 Tor.

Torture, c'est l'insuffisance de ce moïen pour découvrir la vérité : Rien n'est moins certain & plus douteux que son efficacité. Combien n'a-t'on pas d'exemples de vrais Crimi-nels, si fort endü cis contre la douleur, par un long & pénible exercice pour se familiari-ser avec elle, qui ont résisté à son éfet & desquels les diférens poids de la Torture n'ont pas pü arracher un seul mot ? Combien au contraire, ne voit-on pas d'Innocens, d'une complexion si foible & si délicate, si susceptibles de sensations douloureuses & si impatiens, qu'ils aiment mieux mentir, en avoüant des faits, dont ils ne sont pas coupables, & s'exposer ainsi au dernier Suplice, que de prolonger leurs tourmens, en persistant dans l'affirmation de leur innocen-ce ? Cette double considération ne fait-elle pas voir l'incertitude & l'inutilité de ce moïen ?

Un troisiéme motif de bannir l'usage de la Torture, c'est les cruëles marques qu'elle laisse après elle, puisque ceux qui peuvent y résister, en demeurent estropiez. Répare-t'on les douleurs cuisantes & afr uses, que Pon a fait souffrir à un Innocent ? Ne s'en ressent-il pas pendant tout le reste de sa vie, & une épreuve semblable, ne doit-elle pas l'abréger considérablement, & la rendre désagréable ?

sagréable ? N'est-il pas bien cruel d'avoir souffert de pareils tourmens, & de garder des restes aussi facheux, avec une parfaite innocence, surtout si on fait attention aux soupçons, dont le public reste ordinairement imbû ? Un innocent, en pareil cas, n'est-il pas bien à plaindre ?

L'injustice de la Torture fournit encore une quatrième raison, en ce qu'elle est une peine très cruelle ; & que quand un innocent y est appliqué, on inflige une peine à l'Innocence. Je sai bien qu'on me niera, que c'en soit une, puisqu'on ne cherche pas à punir la personne, mais plutôt à découvrir le prétendu Crime : Mais je demande si cette objection est de poids ? Dire que l'on ne punit pas un Home, pendant qu'il s'en faut peu, & qu'il arrive même quelques fois, qu'on le fasse mourir dans les tourmens, n'est-ce pas se jouer des mots ? PHALARIS ; ce Monstre de Cruauté, ne la pouloit pas à ce degré, car s'il se portoit au plus grandes inhumanités contre les Coupables, il ne séyissoit au moins jamais contre les Innocens.

Mais on allégué la nécessité de conoitre la vérité des faits, avant que de prononcer & que d'exécuter la Sentence. Une considération bien simple va détruire entièrement cette objection ; c'est que le but qu'on se propose

proposé dans une chose, tant bon puisse t'il être, ne la rend jamais juste, si les moïens ne le sont pas. La saine Raïson nous a telle jamais enseigné, que la seule fin rende la chose équitable, quand les moïens sont plus rigoureux qu'aucune peine capitale? Et je soutiens que la Torture est éfectivement une peine plus rigoureuse, qu'aucun des Suplices ordinaires. Il y a donc une disproportion évidente entre la peine de la Question, & la peine Capitale, & c'est là pour moi une cinquième raison de la condamner.

Une sixième raison contre la Torture, c'est qu'elle ôte la Liberté. Quel fonds, en éfet, peut on faire sur une Confession extorquée & arrachée à force de tourmens? Toujours infiniment plus sensible aux maux présens, qu'aux maux futurs, un malheureux appliqué à la Question, n'est-il pas porté par la violence des douleurs qui le tourmentent, à envisager celles auxquelles sa Confession l'expose, come très au dessous de celles qu'il ressent? Et cette Comparaison, dont tout l'avantage se trouve du côté de la peine à venir, n'est-elle pas plus que suffisante pour le faire succomber? Or une déclaration forcée, & qui n'est point l'ouvrage d'une Volonté déterminée, n'est elle pas nulle de droit? Le

Le silence de l'Écriture forme une septième raison : Elle n'a point commandé la Torture, ni n'en a point parlé dans l'histoire de l'ancien Peuple, & on ne peut pas douter, que si elle eût été nécessaire ou utile, un Législateur aussi sage & prévoiant que l'étoit celui des *Juifs*, n'en eût ordonné l'usage, au lieu que sous cette Loi, il étoit entièrement inconnu, quoique le Législateur y prescrivait en détail la manière dont il falloit procéder à l'égard des personnes accusées de quelque Crime.

J'avancerai, pour huitième raison, l'autorité de plusieurs Jurisconsultes & Théologiens anciens & modernes, tels que ST. AUGUSTIN, CHARRON, MONTAGNE, GROTIUS, LE CLERC, BAÏLE & quelques autres, qui blâment l'usage de la Question & en parlent come d'une pratique injuste & cruelle. Je raporterai ici les endroits de leurs Ouvrages, qui convainquent de la vérité de mon allégué, si je ne craignois la longueur : Au reste ces Ouvrages étant entre les mains de tout le monde, il est aisé d'y avoir recours.

L'expérience constante de plusieurs Nations entières, sages & policées, qui ont ignoré l'usage de la Torture, & qui s'en sont très bien passées, sans qu'il en soit résulté

aucun désordre , & sans que le crime y ait , pour cela , été autorisé , come on prétend que cela arriveroit si cette pratique étoit abolie , forme une neuvième raison contr'elle.

L'Exemple en éfet des *Juifs* , des *Romains* , pendant que la République conserva sa liberté , des *Anglois* & de quelques autres Peuples , chez qui la Torture a été , ou est encore hors d'usage , sans qu'on puisse leur reprocher l'impunité du Crime , prouve assez qu'on peut s'en passer , & détruit absolument l'objection sans cesse répétée , que sans elle on ne pourroit découvrir les Coupables rusez.

La Torture est donc blamable & condamnable par sa cruauté , par son injustice , par son incertitude , par son insuffisance , par son inutilité & par les affreux abus , dont elle est susceptible. Reprenons ce dernier caractère , pour faire la cloture de ce que j'ai à dire sur ce Sujet.

La Torture est susceptible de grands abus , puisque come je l'ai déjà fait voir , & come plusieurs exemples aussi tristes , qu'ils sont averés , nous le démontrent , on court le risque de la faire subir à des innocens. Il est vrai , que quelques Princes , pour éviter ce terrible inconvénient , d'éfendent de torturer un acusé , à moins qu'il n'y ait des indices des plus forts. Dans

Dans le Pais où j'écris, entr'autres, les Loix ordonnent beaucoup de précautions. Elles exigent 1°. Des présomptions claires, & qui portent directement sur le sujet, pour lequel le détenu est écroué 2°. Elles veulent que des témoins de bonne fame soient d'accord entr'eux & disent avoir vû par eux mêmes certaines choses, qui portent un soubçon presque certain sur le détenu, pour le fait dont il est aculé 3°. Ces Loix exigent la confrontation de ces témoins avec l'aculé, & s'il a des reproches légitimes contre un ou plusieurs d'entr'eux, il est écouté, & leurs Dépôts devenant nulles, ne doivent plus être prises en considération par le Juge : Si au contraire les Témoins sont sans reproche, & que leurs Dépôts uniformes portent directement sur le fait que l'on poursuit, l'Aculé n'est encore appliqué à la Question qu'avec précaution, c'est à dire, par gradation, car d'abord on se bornera à lui en faire voir l'appareil; ensuite il n'y sera exposé qu'à la pesanteur du Corps, (si c'est la torture des poids,) & de là progressivement aux différens poids, qui sont d'usage. 4°. Si les douleurs lui arrachent des aveux, par lesquels il se fasse du tort, il a le bénéfice de se dédire, après l'opération, & les

Loix défendent de le torturer de nouveau pour le même fait, fans de nouvelles preuves &c.

Mais outre que toutes ces précautions ne font pas partout en usage, & qu'il pourroit arriver qu'elles ne fussent pas toujours exactement observées par le Juge, elles me paroissent encore parfaitement inutiles, & c'est ici où je finis par un Dileme, qui forme mon dixième & dernier Argument: Ou le Juge, en apliquant un détenu à la Torture, a des preuves claires & incontestables, ou il est dans le doute.

Dans le premier cas, pourquoi torturer le Coupable? Ne suffit-il pas, pour le punir, qu'on sache sûrement, qu'il a comis le crime? Sa Confession extorquée par la rigueur des tourmens augmente-t'elle la force des preuves? Non fans doute, & chacun est obligé d'en convenir. La Torture est donc inutile.

Dans le dernier cas, c'est à dire, si le Juge est dans le doute, il tombe dans tous les inconvéniens que cette Loi vouloit prévenir, je veux dire, qu'il court le risque de torturer un Innocent. Cet usage est donc injuste.

Voilà tout ce que j'ai à dire sur ce Sujet. Vous êtes obéi: Il ne me reste plus qu'à vous assurer du dévoûement avec lequel j'ai j'honneur d'être, Votre &c.



L E T T R E

D'une Demoiselle à une de ses Amies.

Mademoiselle & très chère Amie.

IL fust de conoitre mon amitié, pour juger de l'empressement avec lequel je fais le prémier instant que j'ai de libre, pour m'entretenir avec mon aimable Amie. Aucun plaisir ne fatissait autant mon Cœur; c'est pourquoi je me le done si souvent. Vous voulés que je vous rende compte de tout ce que je fais & pense, pendant mon séjour en Ville. J'obéis avec joie.

J'y suis arivée depuis peu de jours, qui ont été employés à rendre des devoirs à mes Parens. Aujourd'hui j'ai reçu les Visites de plusieurs de mes Connoissances, qui ont bien changé depuis que je les ai vües. DORIDE est une personne charmante: Une bonté, qui paroît sans affectation dans tout ce qu'elle dit, fait le fond de son Caractère. Beaucoup de finesse d'Esprit, une jolie Figure & de l'Usage du Monde la rendent une personne açomplie, autant que j'en ai pu juger par un quart d'heure d'Entretien, que j'eus avec elle. Il fut interrompu par l'arivée de

DAPHNE', suivie de quelques uns de ses Adorateurs. Aussi-tôt qu'elle fut placée, l'un d'eux la débarassa de ses Coefes ; l'autre prit galamment son Evantail, pendant que le troisiéme lui disoit des fadeurs.

Pour peu qu'on examine les diférens états de la vie, on trouvera qu'ils ont bien tous leur bon & leur mauvais côté. Il est fort agréable d'être aussi belle que **DAPHNE'** ; mais qu'il est ennuiant d'avoir toujourns de jeunes Fats à sa suite, car enfin il y en a plus que de jeunes Gens raisonnables. Il est dangereux qu'une nombreuse Cour n'augmente l'Amour propre, ne done du penchant à la Coquetterie & n'acoutume l'Esprit qu'à la bagatelle ; Ecueils qu'on doit craindre beaucoup, parcequ'il est fort aisé d'y tomber. **DAPHNE'** est si intéressante, que je serois désolée que ce fut là son sort. Elle n'est encore qu'au bord du précipice : Qu'une Amie sincère & prudente lui seroit nécessaire, afin de l'empêcher d'aler plus loin ! Mais il faudroit pour cela, qu'elle fut précisément comme une que j'ai le bonheur d'avoir : Sa modestie souffriroit, si je paroissois lui adresser directement les loüanges, qui sont si justement dûes à son Mérite. J'en souhaiterois aussi une à **CE'PHISE**, qui se done dans le Monde un ridicule étonnant. Sa

Figu-

Figure est affés revenante : Elle a de l'Esprit, mais pas affés pour ne pas faire paroître quelle en a. Elle tient toûjours le haut bout dans la Conversation, fait des raisonnemens dans toutes les règles de la Logique ; pose des Principes, en tire des Consequences & fait enfin sa Conclusion : Il ne lui échape aucun trait d'Histoire, qui y ait du raport : Souvent même elle trouve encore moien d'y placer un Quatrain ou une Epigramme. Les règles de la politesse ne lui permettent au reste de faire tout cela, qu'avec quelques personnes, qu'elle croit de ses Amies, & qui souvent ne le sont pas, puisqu'elles en font de bons Contes, dès que l'ocasion s'en présente. Il ne me reste, ma chère Amie, pour achever le Portrait de **CE'PHISE**, qu'à vous parler de la persuasion où elle est de son Esprit & de son Savoir, dont elle paroît être bien glorieuse ; ce qui lui attire la pitié de ceux qui lui sont supérieurs par leurs Talens & leurs Connoissances, & la jalousie de ses Compagnes. Cela n'ariveroit pas, je pense, si elle réfléchissoit un peu sur la fragilité de ce dont elle se glorifie. Hélas ! Il ne faut qu'une petite goutte d'eau dans la Cervelle, pour lui faire perdre la Raison : Que devient alors l'Esprit & la Science ? C'est une fumée qui disparoit pour un tems,

qui paroît bien long, tant il est malheureux : Et sans parler d'accidens aussi facheux, on n'a qu'un tems bien court à mettre en usage les Facultés de l'Ame, puisque l'Enfance & la Vieillesse en prenant une grande partie. D'ailleurs nôtre Esprit est si borné & si sujet à se tromper, que ceux qui en font leur principal apui prennent une Ombre pour la Réalité. Je crois que les différens Talens des Homes ne leur ont point été donnés pour augmenter leur Amour propre, mais afin qu'ils eussent plus de facilité à cultiver leur Raison & à se former le Cœur. Etude bien importante ! Chacun en convient & peu de personnes se donnent la peine de la faire. Aveuglement étrange ! On préfère de se casser la Tête sur des *In folio*, difficiles à comprendre, plutôt que de chercher dans les replis de son propre Cœur, & de faire come un bon Jardinier, qui examine soigneusement son Parterre, afin d'en arracher les mauvaises Plantes & de cultiver les bones. Mais pourquoi ne le fait-on pas ? La raison en saute aux yeux ; on craint de conoître ses défauts : Ce seroit une mortification terrible pour l'Amour propre ; aussi a-t-on soin de la lui épargner. Il n'y a que quelques personnes, come je l'ai dit, qui aient la force de résister à ses murmures &

& de comencer par se former le Cœur. Cela fait, il est agréable & utile de s'orner l'Esprit par des Connoissances. Il ne fera pas a craindre qu'on s'enorgueillisse de ses Talens, & qu'on méprise ceux qui ont le malheur de n'en pas avoir, ce qui me semble d'une bassesse & d'une inhumanité horrible.

Je m'aperçois, ma chère Amie, que ces Réflexions m'ont menée bien loin; il est passé minuit. Les Médecins m'ont défendu de veiller tard; je crois cependant qu'ils entreroient trop dans mon plaisir, s'ils savoyent que ce fut en vous écrivant, pour le trouver mauvais. Adieu, très aimable Amie, sois sûre, que je ne saurois me résoudre à laisser passer un Courier (*), sans vous assurer de mes tendres Sentimens.

C E' C I L E.

N n 5

EX-

(*) *Note des Edit.* Nous souhaitons que Melle. C E' C I L E tienne parole à son Amie & que nous puissions communiquer à nos Lecteurs quelques unes de ses Lettres. Des Réflexions judicieuses, sortant de la Bouche d'une Dame, sont souvent plus propres à faire impression, que les Dissertations ou les Discours étudiés des Savans.



E X T R A I T

*D'une Lettre de M. G*****. adressée à
l'Auteur de l'Apologie du Luxe.*

JE n'ai point oublié, *Monsieur*, qu'avant mon départ pour *Paris*, vous me parlatés avec assés d'indignation d'une Critique, où vous étíés peu ménagé. Come mon amitié pour vous me rend sensible à tout ce qui vous intèresse, elle m'engagea à lire avec attention, dans la route, certe Critique, & j'y trouvai en éfet, tout ce que vous m'avíés dit; peu de raisons, & beaucoup d'invectives, sans aucun fondement. Je vous assure, *Monsieur*, qu'une Critique aussi injuste & aussi grossière fait plus de tort à l'Auteur qu'à vous. Vous êtes connu, & l'on fait que tout respire dans vos Ouvrages le bon goût & la probité. Il paroít même que vôtre Censeur en a meilleure opinion qu'il ne le dit, puis qu'il assure, qu'ils ont fait une si grande impression sur vos Lecteurs; & il seroit à desirer que vos sentimens en fissent d'avantage, puisque ce sont ceux de toutes les Persones sages & éclairées. J'aimerois mieux, & je me croirois
moins

moins coupable, avoir fait quatre Apologies du Luxe, & vû représenter trente bones Comédies, que d'avoir hazardé une seule personnalité ofensante. Qui ne fait que les injures sont directement contraires à toutes les Règles & à toutes les Maximes de la Morale! Votre modération & votre politesse mettroient le Lecteur de vôtre côté, lors même que vous n'auriés pas railon, come vous l'avés incontestablement, Vous savés ce qu'on prête, je crois à *DIogene, Tu prens ta foudre, Jupiter, donc tu as tort.*

A l'égard du Luxe, vous avés épuisé cette matière, & il ne reste rien à dire d'essentiel. Il n'y a que des Misantropes, qui puissent le condamner avec les restrictions judicieuses, que vous y avés mises. Ce qui étoit Luxe, il y a cent ans, ne l'est plus aujourd'hui, que l'Or, l'Argent & la Soie sont devenus plus abondans & plus comuns. Sous le Règne de FRANÇOIS Ier. des Bas de Soie étoient une espèce de merveille, réservée pour les Princes; une rareté qu'on ne pouvoit avoir qu'à grand prix. Aujourd'hui tout le Monde en porte. Il y a peu de Persones aisées, qui n'aient de la Vaisselle d'Argent, & même une Montre d'or. Si l'on proscrivoit l'Horlogerie à Genève on réduiroit à la mendicité plus de 7. a 8. cent Ouvriers. Lors qu'on discute cette

matière, il faut raisonner sur ce qui est, & non sur ce qui doit être, & sur des suppositions. C'est le défaut où tombe souvent Mr. ROUSSEAU; il fait des Hommes des Etres imaginaires, dont les Ancêtres étoient plus parfaits qu'ils ne l'ont jamais été, & dont les Descendans sont moins défectueux, qu'il ne le publie. Les Hommes ne sont ni tout à fait des Anges, ni tout à fait des Démon; ce sont des Hommes; mais quand on ne connoit point le Monde, ou déclame contre le Monde, & contre ses amusemens les plus innocens, du nombre desquels j'ose mettre la Comédie, qui a excité la bile de votre Censeur; ce qui ne la rend pas plus mauvaise. Elle est dangereuse ou bonne, ainsi que le Luxe, selon l'usage qu'on en fait, & la disposition du Cœur où l'on est, quand on la lit, ou qu'on la voit représenter. On peut la blâmer & la louer avec raison, parce qu'elle a un bon & un mauvais côté. C'est ici un Problème, où l'on peut soutenir le pour & le contre, sans blesser la Vertu, ni la Vérité. A l'égard des Mœurs des Comédiens, ce n'est pas notre affaire; tant pis pour eux, si elles sont mauvaises. J'ai conté des Comédiens & des Auteurs de Comédies & de Tragédies distingués par leur probité; & quel est

est l'honête Home qui ne se félicitat d'avoir fait le *Glorieux*, *Mélanide*, *Cénie*, *Le Fils naturel*, le *Tartasse*, le *Misanthrope*, le *Joueur*, *Arbalie*, *Poliencte* & d'autres Comédies & Tragédies de ce genre, si propres à corriger certains ridicules, & à élever notre Ame, en lui donant de l'éloignement pour des Vices grossiers, & lui inspirant des sentimens nobles & genereux? Voilà ce que vous aimés, & qui est digne de vous. Pour vôte stile, je ne conois Personne qui sache mieux l'assortir à sa matière; & donner à ses expressions les couleurs de ses Pensées. Continüés, *Monsieur*, à éclairer & à instruire vos Lecteurs, & laissés dire de mauvais Critiques, dont les Déclamations sont des Vessies enflées de Vent.

En passant à *Lion*, j'y vis nôtre ancien Ami, Mr. S**. qui, au milieu d'une grande fortune & d'un Luxe aparent, a conservé une simplicité & une modestie admirables. Les Richesses, ni les Dignités n'ont jamais gâté que les petits Esprits & les mauvais Cœurs: Mais nous raisonerons sur cela dans ce joli Hermitage où vous vous plaisés, & qui me plat aussi, parce que vous y êtes.

PARIS le 12. Octobre 1758.



G E N G I S K A R ,

Histoire Orientale par Madame de St.. Ma..

AU Midi de la France, est une Isle renommée par la douceur du climat, & par les mœurs des Habitans. L'humanité, la bone foi, la candeur, la probité y ont fixé leur séjour; on n'y conoit; on n'y révére que la vertu: On y cultive les Lettres, on y exerce l'hospitalité, on y craint les Dieux; l'équivoque, la médifance, les riens, même les jolis, n'ont point d'accès dans les Cercles; la Raison préside aux entretiens; l'Esprit les éclaire, le Sentiment les affaïone; la dispute n'a rien de désagréable, rien d'aigre, rien d'emporté; elle ne sert qu'à éclaircir les idées; la trahison, le parjure, l'hipocrisie, les fausses amitiés, ont été à jamais bannis de cette Isle fortunée; c'est peut-être le seul endroit où l'on conoisse les douceurs de l'amour; partout ailleurs on aime par intérêt, par air, par esprit de débauche; ici l'on aime uniquement pour le plaisir d'aimer; les Femmes n'ont à redouter ni l'indiscrétion d'un Petit-Maitre, ni les caprices d'un Etourdi, ni les propos d'une Rivale; l'Himen courone les feux des Amans;

mais

mais il ne les éteint pas : On se fait un plaisir, on se fait une gloire d'aimer sa Femme.

C'est dans ce lieu charmant que la tem-pête jetta l'infortuné GENGISKAR, Roi de Perse : La fortune lui avoit laissé ce qu'elle n'avoit pû lui ôter, l'air & la taille d'un Héros, un caractère doux & liant, beaucoup d'esprit naturel, des sentimens dignes de sa haute naissance.

Instruit de ses malheurs, les Habitans de l'Isle mirent tout en usage pour les adoucir. Il fut logé magnifiquement ; on lui composa une Maison ; on lui assigna sur le Trésor public une pension assez considérable pour fournir à son entretien. Le Prince sentit, come il le devoit, les procédés des Insulaires ; s'il souhaitoit quelquefois de remonter sur le Trône, ce n'étoit que dans la vûe de leur témoigner sa reconnoissance. Le dernier coup que lui avoit porté la Fortune ne l'avoit que très-peu touché, son Cœur étoit encore tout rempli de la perte qu'il venoit de faire : La belle SOPHIE lui avoit été ravie, par le plus cruel des malheurs, le jour même qu'il devoit l'épouser ; ce malheur l'avoit rendu come insensible a la perte de son Roiaume. Le tems, maître des sentimens les plus vifs, n'avoit pû afoiblir sa douleur.

L'ai-

L'aimable SOPHIE étoit toujours présente à ses yeux ; il la voioit parée de tous ses charmes , elle lui sourioit tendrement ; elle le prioit de modérer son affliction ; le pouvoit il ? Il ne l'avoit jamais tant aimée : Il éprouvoit tous les jours la vérité de cette maxime , qu'on ne conoit bien le prix d'une chose , que lorsqu'on l'a perdue. En vain cherchoit on tous les moyens de le dissiper dans les fêtes les plus brillantes , dans les repas les plus somptueux , dans les cercles les plus enjoués ; au jeu , au bal , aux spectacles , il portoit un fonds de tristesse qui perçoit toujours ; elle le fuivoit dans son Cabinet ; à peine pouvoit-il donner quelques momens à l'étude des Belles-Lettres. Quoique Prince il les cultivoit , & avec succès,

Il se trouva un jour dans une Maison où l'on anonça la Marquise DE MORSAINT ; il en avoit entendu parler come de la plus aimable Femme de l'Isle ; il ne l'avoit jamais vue ; elle étoit à la Campagne lorsqu'il y arriva. Quelle fut sa surprise lorsqu'en l'envisageant , il aperçût dans la Marquise tous les traits de l'aimable SOPHIE. Elle avoit, come SOPHIE , de grands yeux noirs , un teint admirable , une physionomie qui souffroit le détail , & dont l'ensemble charmoit,

air de langueur qui la rendoit encore plus touchante ; en un mot il n'y eût jamais de ressemblance aussi parfaite ; c'étoit le même air, la même taille, le même port, les mêmes graces.

Le Prince eût toutes les peines du monde à modérer ses transports. Combien de fois ne fut-il pas sur le point de se jeter à ses genoux ! Il se retint pourtant ; mais ses soupirs, la rougeur de son visage, ses regards, tantôt vifs, tantôt languissans, toujours fixés sur le même objet, marquoient assez son extrême agitation : Tout le monde s'en aperçût.

La Marquise, trop modeste pour attribuer ce qu'elle voioit à l'effet de ses charmes, & trop vertueuse pour y donner la moindre attention, après une courte visite, se retira chez elle. Le Prince en fit dès ce moment l'objet de tous ses soins : Il la cherchoit partout ; se trouvoit-il dans une assemblée où elle n'étoit point, son inquiétude paroissoit visiblement. A peine l'annonçoit on qu'on voioit son teint s'animer par degrés ; l'aimable enjouement prenoit la place de ce fonds de tristesse qui dominoit chez lui depuis la perte de SOPHIE. La satisfaction de son esprit se comuniquoit à ses moindres paroles, l'envie de plaire lui fournissoit une

infinité de choses jolies, mais naturelles : L'esprit étoit l'interprète du sentiment. La MARQUISE étoit trop tendrement aimée pour l'ignorer long tems. Tout lui parloit d'une passion que son devoir condamnoit ; elle avoit des principes, elle avoit de la Vertu , mais elle avoit de l'amour propre (c'est un sentiment si naturel à une jolie Femme qui a de l'esprit) : Elle avoit le cœur tendre ; est ce un défaut ? Est-ce un mérite ? L'amour du Prince la flatoit , sa douceur , ses graces la touchérent , elle devint sensible ; il n'en fut pas plus heureux ; au contraire ne pouvant se rendre Maître des mouvemens de son Cœur , elle résolut au moins de se conduire de façon à ne donner aucune prise à la médisance. Renfermée dans son Domestique , elle évita toutes les occasions de voir GENGISKAR ; elle redoubla de soins , d'attentions , d'empressement pour son Mari ; elle auroit voulu l'aimer ; mais est-on le Maître de ses sentimens ? Ils n'alloient pas au-delà de l'estime ; le Prince seul possédoit son Cœur. Il étoit trop près d'elle , elle craignoit toujours qu'il ne trouvât le moïen de la voir , & de lui arracher son Secrèt ; ce fut ce qui la détermina à aller passer quelque tems à la Campagne avec son Mari.

Que devint le Prince à cette nouvelle ?

Quelque retirée que fût la Marquise, il la voioit quelquefois; il habitoit les mêmes Lieux, il respiroit le même air; il la cherchoit partout, souvent sans succès, toujours avec un certain plaisir inséparable de l'espoir de la trouver: Tous ces Riens ont leur prix aux yeux d'un Amant tendre & délicat. La Maison de Campagne de la Marquise n'étoit qu'à quelques journées de la Ville. GENGISKAR ne pouvant supporter son absence, se rendit secrètement dans un Hammeau voisin, accompagné d'un seul Ami, qui étoit le confident de ses feux; ils alloient souvent se promener dans un petit Bois qui fermoit l'avenüe de la demeure de la Marquise. Les malheurs du Prince, sa passion, les charmes de celle qu'il adoroit, & la parfaite ressemblance avec l'aimable SOPHIE faisoient le Sujet ordinaire de leurs entretiens.

Un jour que GENGISKAR étoit sorti seul pour quelques affaires aiant rerenu son Ami insensiblement sa rêverie le conduisit à la porte d'un Jardin, qui céda sans peine à ses premiers efforts. Il fut enchanté du spectacle qui s'offrit à ses yeux: Des Allées perpendiculaires de perte de vue, une quantité de petits Ruisseaux qui, après avoir fait plusieurs détours se réunissoient pour aller se perdre dans un

vaste Bassin de Marbre blanc, des Statues sans nombre, une prodigieuse variété de fleurs, qui recevoit un nouvel éclat du plus beau jour du Monde, tout cela formoit un coup d'œil charmant.

Après s'être promené quelque tems, le Prince s'aprocha d'un Cabinet, où il crût apercevoir une Femme; c'étoit la Marquise elle-même, son Cœur le lui aprit, avant qu'il fût à portée de la reconoitre. Elle revoit profondément; sa tête languissamment panchée portoit sur ses deux mains; elle avoit les yeux baissés; quelques larmes couloient lentement le long de ses jōues. Dans cet état, que le Prince lui trouva de charmes! Il se plaça de façon à ne pas perdre le moindre de ses mouvemens.

Mes malheurs ne finiront-ils jamais, s'écria cette aimable Femme après quelques instans de silence? Mais les ai-je mérités? Qu'ai-je à me reprocher? N'ai je pas tout mis en usage pour surmonter un penchant malheureux? N'est-ce pas pour en triompher, que j'ai quité des lieux qui avoient pour moi tant de charmes? Cruel devoir que ton joug est rigoureux! Que le sacrifice que je t'ai fait me coute cher! Et vous, trop aimable & trop infortuné Prince, vous seriez bien vengé, si vous saviez ce que je sou-

souffre pour vous avoir traité avec tant de rigueur. Comment exprimer les divers mouvemens dont le Prince fut agité? Ne pouvant se rendre Maître du premier transport, il entre précipitamment dans le Cabinet, & s'élançe aux genoux de la Marquise.

Dans la première surprise où la jetta la vue du Prince, elle ne pût dire que ces mots: Ah! Prince, c'est vous! GENGISKAR s'étoit saisi d'une de ses belles mains qu'il mouilloit de ses larmes. Quoi? Madame, lui disoit-il, de cet air qui persuade si bien, avec ce ton que la passion seule fait prendre, vous seriez sensible à mes maux; tant d'amour vous auroit touchée! Je serois trop heureux, Madame; puis-je regretter la Couronne de *Perse*? J'ai retrouvé SOPHIE, mais SOPHIE embélie de mille charmes nouveaux. Y songez vous Prince, répondit la Marquise, quand vous me tenez ce langage? Savez-vous que les Loix de l'honneur, du devoir, de la Religion me défendent de l'écouter? Savez-vous que je ne puis, que je ne dois aimer que celui à qui le destin m'a liée? Vous le savez, Prince, & vous ne craignez pas de m'affliger. Voulez vous me rendre malheureuse? Voulez vous me rendre méprisable? Plaignez-moi;

mais si mon repos, si mon honneur, si ma réputation vous sont chers, évitez à l'avenir toutes les occasions de me voir : Tachez même de m'oublier... Quel ordre ! qu'il est rigoureux ! Moi, cesser de vous aimer ! moi, vous oublier ? Le puis-je, Madame ? La vertu doit-elle nous faire renoncer à l'humanité ? L'amour doit-il s'attendre à faire naître la haine ? ... Je ne vous hais pas, vous ne le savez que trop... Vous ne me haïssez pas, & vous me défendez de vous voir. Que ferbit le plus cruel de mes ennemis ? Mais quoi ? Vos beaux yeux se mouillent de larmes, & c'est moi qui les fais couler !... Oui, c'est vous, Prince ! Votre état me touche ; je sens ce que vous me dites, peut-être plus que je ne devrais. J'étois tranquille, j'étois heureuse avant de vous conôître ; pourquoi êtes vous venu troubler mon repos ? Vous voyez toute ma foiblesse, je n'ai pas craint de vous en rendre témoin : J'ai dû vous faire un aveu qui ne fera que m'afermir dans la résolution où je suis de ne plus vous voir. En finissant ces mots la Marquise se leva, & laissa GEN-GISKAR dans un état plus aisé à imaginer qu'à décrire. Après quelques momens il reprit tristement le chemin du Hameau. Que je suis malheureux, dit-il, à son Ami !

On

On m'aime, on n'a pû me le cacher; mais dois-je m'en applaudir, puisque c'est cet amour qui cause tous mes maux? Si on n'avoit pour moi que de l'indifférence, je verrois au moins librement ce que j'aime, je chercherois à plaire, j'y réussirois peut-être, ou je triompherois d'une passion malheureuse.

GENGISKAR étoit retourné à la Ville: Il y reçût de *Perse* les nouvelles les plus favorables; le mauvais gouvernement, la cruauté de l'Usurpateur avoient révolté tous les Esprits: Acablés d'impôts, vécés, tourmentés de toute manière, les malheureux Persans n'avoient même pas la liberté de se plaindre: Le moindre murmure, le moindre discours, étoit puni de mort: Le Tiran avoit fait dresser des Echafauts dans presque toutes les Villes de sa domination: Combien de Victimes infortunées y expioient tous les jours leur zèle pour la Patrie, & leur amour pour le Prince légitime! Pour être à l'abri des fureurs de l'Usurpateur, il ne suffisoit pas d'avoir subi le joug sans murmure; c'étoit être criminel que d'avoir du bien; rien ne pouvoit satisfaire son insatiable Avarice. Il avoit porté le deuil & la désolation dans les plus illustres Familles du Royaume. Une conduite si violente avoit produit l'effet qu'elle devoit naturelle-

ment produire; quelques Amis de GEN-GISKAR s'étoient assemblés dans le dessein d'être les Libérateurs de leur Patrie; leur nombre avoit grossi insensiblement; ils se virent bientôt à la tête d'un parti considérable, qui ôta au Tiran le Trône & la vie.

La Couronne avoit peu d'apas pour GEN-GISKAR sans la Marquise; mais il se devoit à tout un Peuple, qui soupiroit après son retour: Il ne songea qu'à prendre les dernières mesures pour son départ; le jour étoit déjà fixé, lorsqu'il aprit que la Marquise venoit de perdre son Mari. Il ne fut plus question de partir, il fit demander à l'aimable Veuve la permission de l'aller voir: Pouvoit-elle le refuser! Sous ses lugubres habits, qu'il la trouva charmante! La blancheur de son teint en recevoit un nouvel éclat, & ses yeux, pour être moins vifs qu'à l'ordinaire, n'en étoient que plus touchans. Le Prince eût assez de retenue pour ne point parler de ses sentimens; il la vit plusieurs fois, sans lui dire un mot qui eût rapport à sa passion. Pouvoit-il en doner une plus forte preuve? La Marquise n'y étoit que trop sensible; rien ne l'empêchoit de suivre les mouvemens de son Cœur: Elle crût cependant devoir les combattre. Ce qu'elle devoit à la mémoire
de

de son Mari , les déchiremens de Cœur , la jalousie , les larmes , le désespoir , toutes les suites malheureuses d'une démarche imprudente se présentèrent à son esprit , & furent des Armes pour sa Vertu.

Le Prince fut traité avec une froideur qui le désespéroit. Il ne savoit à quoi attribuer ce changement. Est-ce Madame DE MORSAINT qui m'acable ainsi , disoit-il à son Ami ? Est-ce elle qui , par le plus étonnant des caprices , a passé tout d'un coup de l'amour le plus tendre à l'indifférence la plus cruelle ? Elle m'aimoit , je ne puis en douter ; cet amour auroit fait tout le bonheur de ma vie ; pourquoi faut-il qu'elle ait changé ? Ah ! devois-je m'y attendre ? On vantoit partout son humeur bienfaisante , la douceur de son caractère , son extrême sensibilité : La reconnoissance est , dit on , sa vertu favorite ; je crois qu'elle en doit aux sentimens que j'ai pour elle.

La Marquise continuoit à traiter GENESKAR de la même manière , il ne se rebutoit point ; la certitude de n'avoir point de Rival lui laissoit un reste d'espoir. Les nouvelles qu'il recevoit de *Perse* pressoient son retour ; il tâcha d'avoir une explication avec la Marquise , résolu de partir im-

médiatement après. Une des Femmes de Madame DE MORSAINT, qu'il avoit mis dans ses intérêts, l'introduisit dans son appartement; elle étoit alors seule, occupée à faire de la Tapifferie. Le Prince l'aborda avec cette timidité inséparable du vrai amour; il la regarda, il soupira, il bégaya quelques mots; elle l'entendit. . . elle fut touchée. . . Pouvoit-elle ne pas l'être? Le sentiment se présentoit à elle sous la forme la plus séduisante; un regard, quelques larmes dévoilèrent au Prince l'intérieur de la Marquise. . . Serois-je heureux, Madame, lui dit-il, en tombant à ses genoux. . . Vous ne répondez rien, Madame. . . Ah! Prince, mon silence ne parle-t-il pas assez? Mais enfin, ajouta cette aimable Femme, à quoi nous mènera cet amour? . . . A tout, Madame, interrompit le Prince; n'est-ce pas l'amour qui fait la félicité des Cœurs sensibles? Chaque instant de notre Vie sera marqué par un nouveau plaisir; assise sur mon Trône vous donerez des Loix à tous mes Sujets; je ne me distinguerai d'eux, que par ma promptitude à exécuter vos moindres volontés. . . Qu'osez-vous dire Prince? Suis-je d'un sang à prétendre à un rang aussi illustre. . . La naissance est si peu de chose, Madame; vôtre

tre beauté, vos graces, vôtre Vertu, vôtre Esprit vous rendent digne de comander à tout l'Univers. . . Mais, Prince, vos Sujets ne murmureront-ils pas? N'est-il pas à craindre qu'ils se révoltent, & que, les Armes à la main, ils ne renverseit un Trône, qui me paroît encore bien chancelant. . . . Mes Sujets sont fais pour m'obéir: Quand ils vous conoitront, ils loueront mon choix: D'ailleurs qu'ai-je a craindre? En combatant pour vous, Madame, on peut compter sur la Victoire; ne me refusez donc pas une grace d'où dépend le bonheur de mes jours. . . Et ce que je dois à la mémoire de mon Mari. . Exige-t'il de pareils sacrifices? Vous en tiendra-t-il compte? . . . Et ce que je me dois à moi même, le comptez-vous pour rien? . . . Quoi? Madame, faut-il, parce que vous avez eû le malheur de perdre vôtre Mari, que vous vous ensevelissiez toute vivante? A vôtre âge, avec autant de charmes, ne peut-on, sans crime, contracter un nouvel engagement? Je ne parle pas d'une Courone, qui éblouiroit toute autre, & dont l'éclat disparoît auprès de vous; mais voulez-vous désespérer un Amant, qui ne vit que pour vous, qui borne toute sa gloire, tout son bonheur à vous plaire, qui

ne

ne veut remonter sur le Trône que pour vous y faire asseoir? Ah! Madame, est-ce la mémoire de votre Mari? Est-ce votre devoir qui vous prescrivent un ordre aussi cruel? Est ce-là le prix que vous réserviez à l'amour le plus tendre... C'en est fait, cher Prince, vous m'avez persuadée, je m'y rends; nous étions nés l'un pour l'autre, je l'éprouve. Que je serai heureuse, si votre bonheur égale le mien...

Ils furent mariés peu de jours après. GEN-GISKAR emmena sa Femme dans ses Etats; la joie de ses Sujets éclata par les témoignages les plus marqués.... La Beauté, la Vertu de la Reine lui gagnèrent tous les Cœurs; adorée de son Mari, adorée de ses Sujets, elle fut aussi heureuse qu'elle méritoit de l'être.



LET T R E

A Mr. sur les Aimans artificiels, qui se font à B A L E.

Vous me demandez, *Monsieur*, si depuis la mort de Mr. DIETRIC on fait encore faire ici les Aimans artificiels, avec autant de perfection que cet habile Artiste leur favoit

savoit doner & qui les rendoit si supérieurs à ceux qu'on fait en *Angleterre* & en *France*? Pour me mettre à même de répondre à votre question, avec connoissance de cause, je suis allé voir M. *Daniel* BERNOULLI, duquel Mr. DIETRIC avoit appris les principes de son art. C'est lui qui m'a dit, que la Veuve de Mr. DIETRIC avoit là dessus toutes les connoissances de feu son Mari; qu'il avoit examiné plusieurs Aimans de la façon de cette Veuve, & qu'il les avoit trouvés aussi bons que ceux de son Mari, & quelques uns meilleurs. Mr. BERNOULLI eût encore la bonté de m'apprendre la règle suivant laquelle il faut examiner la bonté de ces Aimans: Elle est fondée sur ce qu'il a trouvé, par un grand nombre d'expériences, que les forces des Aimans de différens poids sont proportionnelles à leurs surfaces, & come les Aimans de feu Mr. DIETRIC sont presque tous d'une figure semblable, cette règle donc les forces des Aimans proportionnelles aux racines cubiques des quarrés de leurs poids. Là dessus j'ai construit la Table qui suit; & qui servira toujours à juger du degré de bonté de ces Aimans, en suposant qu'un bon Aimant artificiel pesant 11. Lots ou 52. onces doit porter 11. Livres.

Poids

Poids de l'Aiman	Force de l'Aiman	Poids de l'Aiman	Force de l'Aiman
1 Lot (*)	2 Livr. 7 Lots	1 Livre	22 Liv. 13 Lots
2.....	3.... 17...	1. & unq	26..... 3. ...
3.....	4.... 20..	1. & d.	29..... 11. ..
4.....	5.... 20..	1. tr. q.	32..... 17. ..
5.....	6.... 16..	2.....	35..... 18. ..
6.....	7.... 11..	2. unq.	38.... 16....
7.....	8.... 3....	2. & d.	41. 9.....
8.....	8.... 28..	2. tr. q.	44..... -----
9.....	9.... 26..	3....	46..... 20. ...
10....	10... 10...	3. unq.	49. 5.....
11....	11... -----	3. & d.	51.....: 22. ..
12....	11.... 21..	3. trq.	54.....: 4. ..
13....	12.... 9. .	4....	56..... 16. ..
14....	12.... 29..	5....	65..... 16....
15....	13.... 16. .	6....	74..... -----
16....	14.... 4...	7....	82..... -----
20....	16.... 12. .	8....	89..... 20. ..
24....	18... 16....	9....	97..... 2.
28....	20... 16....	10...	104..... 12..

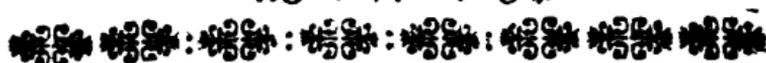
Tous

(*) *Note des Edit.* Quoique le terme de *Lot*, dans le sens où il est pris ici, soit Allemand, nous avons cru pouvoir le laisser subsister, en avertissant que l'on entend par-là une demi once.

Tous les Aimans qui auront la force marquée dans cette Table peuvent être censés bons ; ceux qui auront plus de force, doivent être pris pour excélens, & ceux qui en auront moins, seront d'autant plus mauvais, qu'ils s'en éloigneront d'avantage. Cependant cette règle ne sauroit être apliquée qu'aux Aimans simples, faits d'une seule pièce ; mais Mad. DIETRIC préfère de faire les gros Aimans, qui doivent tirer plus de 40. livres, de plusieurs lames ajustées les unes contre les autres, & ces Aimans composés ne répondent pas si bien à la dite règle, que les Aimans simples. Il faudra sans doute un plus grand nombre d'Observations, pour bien déterminer la force de ces Aimans composés. Voilà, *Monsieur*, ce que j'ai pu apprendre au sujet de votre demande ; je souhaite que vous en soyez content, & que vous me croiés toujours très parfaitement &c.

BALE le 1er. Novembre 1758.





E P I T R E

*Ou Réflexions à Mr. de Ch** sur le Mot*

Q U A S I.

*Sans aiguillon , sans malice , sans fiel ,
Du suc des fleurs je compose mon miel.*

Q U A S I n'est plus du bel usage ,
Dit un Puriste delicat :
C'est un diminutif fort plat ,
Qui n'est propre qu'au badinage :
Gardons le pour une Chançon.
Pour moi , je crois qu'un mot est bon ,
Quand BOSSUET ou FENELON
L'ont inferé dans leur Ouvrage :
Je m'en fers come eux sans façon :
Et je crois que dans un Sermon
Quasi tiendroît très bien sa place :
Pouvû que l'Orateur avec ar' , avec grace ,
Sût le placer bien à propos.
Nôtre Langue a trop peu de mots :
Doit-on l'apauvrir d'avantage ?
MONFAGNE , COMINE , BASNAGE
Ont employé , non sans succès ,
Des mots qu'un caprice volage
Semble avoir proscrits pour jamais .

Quasi se place en toutes choses.
Veut-on parler des Efets , de leurs Causes ,
Il faut y faire entrer *quasi* ,
Et ce terme fort adouci ,
Paroit expès être choisi

Pour

Pour modifier l'Hyperbole ;
 Figure gigantesque & folle ,
 Dont le moindre objet est grossi.
Quasi, d'un modeste langage
 Est un assuré témoignage.
 Son air même d'austérité
 Lui prête de l'autorité :
 Mais il n'en est pas moins modeste.
 Il est *quasi* toujours funeste
 De décider trop hardiment.
 Un Homme plein de jugement ,
 Sans soutenir son sentiment ,
 Le propose come un problème ;
 Et pour se garantir des pièges de l'erreur
 Il attend que l'Être suprême
 Lui montre , au moins , quelque lueur
 Veut-on de l'Univers fonder la mécanique ,
 Comment sans le *quasi* démontrer sa fabrique ,
 S'il reste quelque obscurité
 Il excuse du moins notre témérité
 De l'amour de la Vérité
 Il est le fidèle Interprète :
 Où le doute paroît , le *quasi* nous arrête.
 Dans un sentier obscur veut-on ne broncher pas
 Il ne faut point hâter ses pas.

Tout ce qui plaît à l'un , de l'autre fait la peine,
 Chacun selon son goût a sa règle & ses Loix ;
 Et *quasi* malgré nous le penchant nous entraîne ;
 Même dans ce qu'on croit une chose certaine ,
 Le Préjugé met quelque poids.
 L'Homme vertueux , l'Homme sage
 Sait éviter tous les excès.
 ALEXANDRE par ses succès ,

A moins signalé son courage,
 Que son Amour pour le carnage :
 Ce fougueux Enemi du *Persé* & de la Paix
 Eût *quasi* mérité que l'on l'eût mis en Cage
 Sans pouvoir en sortir jamais.

L'Auteur par ses talens cherche une autre victoire ,
 Mais combien de Rivaux , qui pour ternir sa gloire,
 Le peindront dans leurs Vers des plus noires cou-
 leurs ?

Il abrège ses jours pour vivre dans l'Histoire ;
Quasi pour obtenir un Nom & des honeurs ,
 Il éternise ses erreurs.

Le bon Goût doit *quasi* renvoyer à l'Ecole
 Un Orateur trop haut monté ,
 Ou qui tourne tout en simbole :
 Il abuse de la parole ,
 Et nous montre sa vanité ,
 Dans son Eloquence frivole.

Que l'Amour propre est dangereux !
 LINDOR , Predicateur fameux
 Sur ses Rivaux a l'avantage :

On admire son air , ses talens , son langage ;
 Le Salut des Pécheurs est *quasi* son ouvrage :
 Enfin LINDOR seroit heureux,
 S'il daignoit pour lui faire usage
 De ce qu'il compoëte pour eux.

Les extrêmes Vertus sont *quasi* près des Vices,
 Pour éviter ces précipices
 Prenons, s'il se peut, le milieu ;
 Et plus justes que nous ne sommes ,
 Rendons ce que l'on doit à Dieu ,
 Sans négliger ce que l'on doit aux Hommes.
 Le Fanatique obscur , & l'Athée odieux
 Suivent *quasi* la même route ,

Et portent de l'Erreur le joug impérieux :
 Mais l'un & l'autre ne voit goutte ,
 Parce qu'il n'ouvre pas les yeux.
 S'ils daignoient bien en faire usage
 Et que la Vérité fut l'objet de leurs soins
 L'un croiroit beaucoup d'avantage
 Et l'autre croiroit beaucoup moins.

LAMBERT trop Partisan de la Loi naturelle
 En admire la dignité ;
 Mais son Cœur est *quasi* rebelle
 Aux Dogmes dont l'obscurité
 En afoiblit l'autorité :

Il croit ses sentimens devoir être les vôtres ;
 Et sa propre incrédulité
 Il ose la prêter aux autres.

Loin de suivre le vrai , l'Home suit son caprice.
 Il n'est *quasi* jamais vertueux qu'à demi.
 Au joug des Passions son Cœur assujetti
 En est *quasi* toujours complice.

Ami de la Vertu , mais sans haïr le Vice.
 Il est *quasi* vaincu , dès qu'il l'ose ataquér ;
 De ses desirs rarement Maître

S'il n'est pas vertueux il voudroit le paroître :
 Il lui couteroit moins à l'être ,
 Qu'il ne lui coute à se masquer.

Mais en vain la Raison ose le critiquer ,
 La Vertu , qu'il chérit , est aisée à conoitre ,
 Plus difficile à pratiquer.

Les Mortels sont egaux ; une fierté bizare
 Détruit *quasi* l'Egalité ,
 Qu'avoit établi l'Equité ;
 Mais l'auguste Vertu répare
 Le tort fait à l'Humanité :

Un Home vertueux n'est grand que par lui même ;
 Il a sur ses egaux un Empire suprême ;
 Et jamais par le sort son Cœur n'est abatu ;
 L'Or , les Titres , le Diadème
 N'ajoutent rien à la Veru.

E N V O I.

Vous demandiez des Vers, DAMON, je vous en
 done.

Quasi, selon vos vœux, en est l'unique objet ;

Mais vous pouviez mieux que personne
 Faire des Vers sur ce Sujet.

Rien ne borne votre génie ,

Vous conoissés des mots le choix & l'énergie.

Si de faire des Vers vous formés le projet ,

Un Esprit delicat, de leur douce harmonie ,

J'en suis sûr, seroit satisfait.

Pour rendre l'Ouvrage parfait

Donés lui seulement, APOLLON vous en prie ,

Quelques heures de votre vie.

D'un vol hardi vous parcourés les Cieux ;

Et quoi que leur hauteur les éloigne des yeux ,

Vous en mesurés l'étendue.

Des Astres que l'Ether derobe à notre vüe

La distance vous est conüe ,

Et vous suivés de l'œil leurs cours prodigieux,

Ces Astres (*) étonans, dont l'énorme equipage

Est

(*) On s'imaginait autrefois que les Comètes, surtout leur Queue formidable, présageoient les Evénemens les plus sinistres. Aujourd'hui, semblables aux Planettes, on croit qu'elles ont un cours réglé

Est selon les foibles Mortels
 D'un malheur avenir un assuré présage ,
 Pour vous , sont des Corps naturels
 Qui suivent constamment une règle certaine ,
 Et dont , malgré leur immense contour ,
 Et le courant qui les entraîne ,
 Vous osés deviner la marche & le retour.

Mais par quelle heureuse influence
 Au joug de la Raison êtes vous arrêté
 Dans cet âge où l'intelligence
 Est fourmise à la Volupté ,
 Dont les dangereux artifices
 Séduisent nôtre volonté ?
 On ne lui fait des sacrifices
 Qu'aux dépens de sa liberté :
 Elle couvre de fleurs les affreux précipices
 Que creuse sa malignité.
 Puisse toujours la Vérité
 Faire vos uniques délices.
 Ce n'est qu'en évitant les erreurs & les vices ,
 Qu'on obtient la Félicité.

P p 3

Heu

Et périodique , mais beaucoup plus long que celui
 des Planettes. Il est fort vraisemblable dit
 Mr. de MAUPERTUIS , que le période de la Comète
 qui parût en 1682. est de 75. ans , Et qu'elle repa-
 roitra en 1757. ou en 1758. Quelques Astronomes
 assurent , qu'ils l'ont observée en Angleterre. On
 prétend que c'est une Comète , qui pressant sur nô-
 tre Atmosphère , a causé cette Année ces Pluies con-
 tinuelles Et ce dérangement de Saison , qui a été af-
 fés général cette Année.

Heureux qui, come vous, recherche l'Evidence !

O ! qu'il seroit doux
Si respectant tous
L'aimable Innocence ,
Nous trouvions en nous ,
Le bonheur suprême ,
De nous si prochain ,
Et qu'hors de lui même
L'Home cherche en vain.

GENEVE.



A V I S.

DEs le 8. Novembre, le Sieur GIRAudeau l'ainé, Négociant à Genève, a comencé la Vente de la Nouvelle Edition de ses *Cartes des Comptoirs de l'Europe*. Quoiqu'elles soient considérablement augmentées, elles sont cependant renfermées dans quatre Feuilles en cet ordre. La première de ces Cartes contient le raport des Poids ; la seconde ce lui des Mesures longues ; la troisième celui des Mesures pour les Grains ; & la quatrième celui de plusieurs Mesures, pour les Liquides : Enfin la cinquième & la sixième, qui ont pour titre, *l'Etude des Banquiers de l'Europe*, contiennent la base de leurs opérations, c'est-à-dire, 1°. Les Cours des Changes de 31. Places, c'est à dire encore, ce que chaque Place DOME & ce qu'elle REÇOIT, & à quelles Echéances elle tire, pour l'ordinaire. 2°. Les noms & la division de leurs Monnoies de Change. 3°. La manière dont on y tient les Ecritures. 4°. Celle dont on y compte les Ufances. 5°. Et les Jours de faveur qu'on y a.

On a mis au bas de la première de ces deux dernières Cartes, les noms de Mrs. les Négocians, qui ont eü la complaisance de fournir au dit Sr. Gi-

Giraudeau, des Mémoires au sujet de cet Ouvrage, ce qui en prouve l'authenticité.

On voit au bas de la seconde, une Table qui contient le rapport réciproque des Poids dont on se sert dans plusieurs Places de l'Europe, pour peser les matières d'Or & d'Argent, & sous chaque Place les noms & les divisions de leurs Poids.

Le prix de ces six Cartes n'est que de 3. Liv. 15. sols argent courant de *Genève*, celui des anciennes étoit de 6. Liv. 5. sols.

Les autres Ouvrages du Sr. *Giraudeau* que l'on peut avoir chez lui sont :

La Banque rendue facile &c. Nouvelle Edition de 1756. en feuilles, 9. Liv. Arg. Cour. de *Genève*.

Traité des Combinaisons, 1. L. 10. sols.

L'Art de tenir les Livres en parties doubles, 4. Liv. 10. sols.

Traité de l'Achat des Matières & Espèces d'or & d'argent, 2. Liv. 10. sols.

NB. Ces quatre Ouvrages reviennent en particulier à 17. Liv. 10. & en un seul Vol. relié en Carton, leur prix n'est que de 11. L.

L'Abrégé de la N. Ed. de la Banque 1758. relié 3. Liv. 10. sols.

Les six Nouvelles Cartes des *Comptoirs de l'Europe* 3. L. 15. sols.

Les Changes faits entre Genève & la France, brochure, 1. Liv. 5. sols.

Ceux de *Genève* avec l'*Angleterre* aussi 1. L. 5. sols.

Les *Tablettes* pour les Négociants avec le Supplément, 1. Liv. 15. sols.

Les Persones qui auront occasions de quelqu'un de ces Ouvrages, sont priés d'écrire franco à l'Auteur.

Le Sr. *Giraudeau* & ses Ouvrages sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici l'éloge. Tous les Négociants en ont senti & en sentent journellement l'utilité.

Le Mot du Logogriphe du Mois dernier est ME-
 LODIE. On y trouve ELIDE , LEIDE , DIE , MI,
 ODE , ILP ; DEI DDME , DOL , LOI , DIME , MIE ,
 MIPL , EIEE , EIME (*le Feu St.*) , MODE , MOLE ,
 LIME , DELIE , IDR , MEDE , EOLE , DE' , JOLE'E ,
 MOELE , OIE , LIE , MOLI , OEIL.

T A B L E.

D U vrai Courage.	467
<i>L'Abeille Littéraire XVI. Essai.</i>	483
<i>Aux Editeurs à l'ocasion d'un Article inséré dans la Bibliothèque Impartiale, sur l'état de la Religion dans la Suisse Française.</i>	501
<i>Lettre de Melle De Barry à son Frère, Elève de l'École-Royale Militaire.</i>	516
<i>A M. B.**. sur cette Question Académique, Est-il plus difficile d'éclairer les Hommes que de les conduire.</i>	523
<i>Lettre sur l'usage de la Torture.</i>	539
<i>Lettre d'une Demoiselle à une de ses Amies.</i>	549
<i>Extrait d'une Lettre à l'Auteur de l'Apologie du Luxe.</i>	554
<i>Gengiskar, Histoire Orientale.</i>	558
<i>Lettre sur les Aimans Artificiels qui se font à Bâle.</i>	573
<i>Epître à M. de Ch. sur le mot QUASI.</i>	576
<i>Avis.</i>	583